



René Pache

Pierre de Benoit

1884 -1963

*Notice biographique*

Editions Emmaüs - Vennes - Lausanne
(Suisse)
1965

LÉGENDE DES ILLUSTRATIONS HORS-TEXTE

*Page 4 :* Pierre de Benoit à cinquante-quatre ans.

*Page 9 : Pierre* jeune garçon.

*Page 41 :* Vue aérienne de la colline de Vennes. A gauche, les deux bâtiments de l’institut Emmaüs. A droite, « Le Calel », mai­son du secrétaire général de la Ligue pour la lecture de la Bible en Suisse romande, avec, dans le fond, le camp de la Ligue (avant les nouvelles constructions de 1962). La mai­son familiale de M. de Benoit, « Bérée », se trouve en des­sus du chemin qui mène au camp, juste en dehors de la photo.

*Page 57 :* Vers soixante-dix ans.

Avant-propos

Alerte, l’œil vif, à la fois plein d’humour et de réserve naturelle, s’intéressant activement à tout dans les domaines biblique, missionnaire, aussi bien que scientifique, tel demeure le Dr Pierre de Benoit pour ceux qui l’ont connu de près.

Des chrétiens et des jeunes sans nombre ont bénéficié du rayonnement de l’institut et des Editions Emmaüs, comme de la Ligue pour la lecture de la Bible en nos pays de lan­gue française. Ils seront heureux de trouver ici quelques détails sur le début de ces œuvres et sur leur fondateur principal.

La présente notice biographique aurait pu facilement s’étendre à des centaines de pages. Nous avons à dessein résumé l’essentiel de l’abondante documentation rassemblée par notre frère, désirant surtout laisser parler les faits et glorifier Dieu pour ses interventions manifestes dans la vie de son serviteur.

Puisse un tel exemple exalter aux yeux de beaucoup l’excellence de la Parole, du salut et du service du Seigneur !

7



I

Origines

Parmi les Huguenots réfugiés de France en Suisse au XVI0 siècle, se trouve une famille Benoist (ou Benoit) de Champ- rond, en Dauphiné. Elle est la seule de ce nom à figurer par­mi la noblesse du pays, où l’on retrouve ses traces dès le XII1° siècle. Georges Benoist, échappant à l’âge de vingt- trois ans à la persécution contre les protestants, se fixe à Genève en 1569. Il épouse Salomé, fille de Michel Cop. Rec­teur de l’Université de Paris, ce dernier avait dû s’enfuir en 1533, à cause de son retentissant discours d’ouverture, rédigé en réalité par Jean Calvin et d’une tendance jugée dangereu­sement évangélique.

Environ un siècle plus tard, un second Georges Benoit, descendant du premier, quitte Genève en 1650, et s’établit à Berne, où il épouse Marie de Watteville. Son art médical très apprécié lui ouvre l’accès à la bourgeoisie souveraine qui gou­verne la ville. Comme lui-même, son fils Albert, né en 1654, occupe la charge de médecin ordinaire de la cité.

C’est en 1841 que naît Georges-Frédéric de Benoit, le père de Pierre. Il étudie le droit et sa thèse est probablement en Suisse l’une des dernières écrites en latin. Passionné de musi­que, il se fait installer un orgue dans sa maison du Landhof, à la Laupenstrasse. De santé plutôt délicate, il se voue entiè­

9

rement à différentes œuvres de charité chrétienne, où s’exerce sa proverbiale générosité. Il mène également une véritable campagne contre la manie de jurer. Comme plusieurs croyants convaincus, membres de la paroisse de l’Eglise Na­tionale du Saint-Esprit, il est troublé par la nomination de pasteurs « libéraux ». Ces messieurs engagent leur propre pas­teur et fondent une sorte de paroisse minoritaire, qui utilise la grande chapelle de la Société Evangélique, à la Naegeli- gasse. A la même époque, un comité d’hommes consacrés se charge, à la Faculté de théologie, du traitement d’au moins un professeur « positif », qui se trouve être Fritz Barth, père du célèbre théologien Karl Barth. Georges-Frédéric de Benoit s’associe à cet effort. Il porte aussi un grand intérêt aux questions sociales et à la lutte contre l’alcoolisme. Pendant la construction de la ligne de chemin de fer du Loetschberg, il prend une part active à la création d’une œuvre de tempé­rance et d’évangélisation parmi les ouvriers italiens de la compagnie. Un beau foyer nommé « La Temperanza » est ainsi ouvert à Kandersteg.

La famille de Madame G.-F. de Benoit, née Gertrud von Miiller, avait des relations internationales très étendues et des parents en Angleterre. Le grand-père de Pierre, Edouard von Miiller, après avoir été avocat et préfet d’Interlaken, avait transporté à Hofwyl l’ancien Institut de Fellenberg, qu’il dirigea pendant vingt-cinq ans. C’était une sorte d’« Ecole nouvelle » fréquentée par des jeunes gens venant de toute l’Europe et en particulier de Grande-Bretagne.

Enfance

Pierre de Benoit vient au monde le 9 mai 1884, après son frère Frédéric et sa sœur May. Il déclare lui-même avoir eu le bonheur de grandir dans un milieu très évangélique. Il

10

fréquente l’école du dimanche française, puis allemande dans le « Chalet Bovet » où se trouve encore aujourd’hui le bureau des éditions de la Croix-Bleue. Il reçoit son instruction reli­gieuse au sein du groupe minoritaire évangélique de la paroisse du Saint-Esprit. La vie spirituelle est très intense à Berne, où les pasteurs Arnold Bovet, Alexandre Morel et Franz Burnand se succèdent à l’Eglise libre.

Pierre n’a jamais parlé de la date de sa conversion. Un de ses amis dit qu’il s’est converti à la manière de Timothée et non à celle de Paul. Né dans une famille chrétienne, il a grandi dans la foi sans connaître de grandes crises. Il a lu la Bible dès son enfance et pouvait se vanter d’avoir fait par­tie de la « Ligue pour la lecture de la Bible » à l’époque lointaine où elle ne comptait que quelques membres en Suisse.

Très tôt il se passionne pour l’œuvre missionnaire et fré­quente chaque mois la réunion dite inter-missionnaire. A douze ans, membre d’une société de jeunes amis des missions, il s’engage à « prier tous les jours pour les païens et à aider les missions dans la mesure de ses forces ».

A cette même époque, Théodore Herzl convoque le pre­mier congrès sioniste à Bâle. Pierre écrit : « J’avais treize ans, mais je m’intéressais déjà beaucoup aux prophéties. J’al­lais tous les jours faire visite à une brave vieille domestique de mes grands-parents qui vivait retirée dans un petit appar­tement à côté de chez nous. Je lui lisais et « expliquais » l’Apocalypse. L’annonce de ce congrès sioniste m’avait im­pressionné, car le désir des Juifs de retourner en Palestine m’était tout de suite apparu comme un des premiers signes de l’accomplissement des prophéties. Aussi, lorsque l’année suivante le second congrès sioniste se réunit dans la même ville, je résolus d’en voir quelque chose. Un après-midi de congé, je pris le train pour Bâle, espérant apercevoir les

11

congressistes. Malheureusement, ils venaient de partir en excursion. Je fus pourtant saisi d’une véritable émotion en visitant la salle des séances. Si j’avais été plus âgé, j’aurais pu rester et pousser plus loin mon expérience... »

Le jeune garçon de quatorze ans désire rendre plus vivante l’Union Cadette de langue française. Il note dans un cahier : « Il nous faut avant tout faire attention au culte. Si nous trouvons que celui qui préside a oublié de dire quelque chose, c’est notre devoir d’ajouter ce que nous savons. J’espère que peu à peu quelques cadets donneront un message et que l’un ou l’autre fera aussi la prière. Il ne faut simplement pas se laisser intimider : nous sommes une union chrétienne et nous voulons l’être. Ceux qui ne se sentent pas capables de présider le culte peuvent en tous cas montrer leur intérêt en contribuant aux soirées missionnaires du premier samedi de chaque mois. Je désirerais que celles-ci aient plus de vie et qu’on y fasse chaque fois une collecte. Nous en donnerions le produit à la fin de l’année à la Mission Romande, car nous pouvons dorénavant considérer M. Samuel Bovet comme notre missionnaire.

» Donc, bon courage et en avant, avec l’aide de Dieu ! N’oublions jamais que la devise des Unions Cadettes est : « Rien sans Dieu » (10 septembre 1898).

« La première chose que nous pouvons et devons faire pour la mission, c’est de prier. Dieu exauce aussi la prière sérieuse d’un enfant... Récemment s’est formée à Genève une union de prière d’enfants, qui se réunissent deux fois par semaine avant l’école. Si je ne me trompe, ils sont une qua­rantaine. Pensez quelle bénédiction, quand quarante jeunes garçons intercèdent ensemble ! Ils prient pour toutes sortes de bonnes choses et aussi pour les missionnaires. »

« Il ne faut pas craindre d’être ridicule. On se dit tout

12

simplement : Christ a infiniment souffert pour moi, qui ne méritais pas son amour. Donc, ce n’est que juste si je souf­fre un tout petit peu pour Lui, le tout Saint. Penser ainsi donne du courage, et il faut de nouveau prier Dieu de nous donner la force de supporter toute moquerie et même, s’il le faut, des coups. On s’est déjà beaucoup moqué de moi, parce que j’ai l’intention de devenir médecin-missionnaire. Mais, je vous assure, plus on se moque de moi, moins cela m’impres­sionne. La première fois, c’est terrible, la deuxième aussi, la troisième déjà moins, et ainsi de suite jusqu’à ce que cela fasse presque plaisir qu’on se moque de vous. Donc, il ne faut pas du tout craindre les taquineries, ni se laisser détour­ner d’une manière ou de l’autre du chemin étroit. »

Formation scolaire

De six à dix-huit ans, Pierre fréquente le Gymnase libre, fondé par des personnes aux profondes convictions chrétien­nes. Un de ses camarades, de deux ans plus jeune, est Karl Barth. Tous deux vont aux séances de la « Patria », société abstinente de gymnasiens. Pierre continue à réfléchir aux problèmes missionnaires. A dix-sept ans, il écrit après une réunion sur le Zambèze : « On devrait avoir des artisans missionnaires qui laisseraient aux missionnaires eux-mêmes la possibilité de se vouer entièrement à l’évangélisation. Il fau­drait réorganiser dans ce sens toute la mission. On améliore­rait les conditions hygiéniques du travail, les missionnaires habiteraient dans des maisons convenablement bâties. Qui va se mettre en route ? »

La veille de ses examens de baccalauréat, le jeune homme

13

note le texte de Josué 1. 8-9 : « Que ce livre de la loi ne s’éloigne point de ta bouche : médite-le jour et nuit, pour agir fidèlement selon tout ce qui y est écrit ; car c’est alors que tu auras du succès dans tes entreprises, c’est alors que tu réussiras. Ne t’ai-je pas donné cet ordre : Fortifie-toi et prends courage ?» (9 mai 1904). Le jour de ses vingt ans, il écrit : « Combien d’années — et combien peu ! Que Dieu me donne un cœur obéissant. Si désormais ma vie est remplie de peine, de travail, de lutte, j’en serai satisfait, pourvu que ce soit uniquement à la gloire de Dieu. » Puis il souligne Marc 13. 5-13 : « Il faut que la bonne nouvelle soit prêchée à tou­tes les nations » ; et Luc 17. 10 : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été ordonné, dites : Nous sommes des ser­viteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devions faire ».

Dès 1902 commencent les études de médecine, à Berne et à Bâle. Elles n’empêchent pas Pierre de rechercher sincère­ment la sanctification : « Quelques petites victoires des jours précédents m’avaient rendu orgueilleux. Je me sentais « deve­nir meilleur ». Paf ! me voilà par terre. Cette journée a été totalement perdue, à moins qu’elle ne me serve d’avertisse­ment durable, et ne me pousse à la prière fervente et inces­sante » (30 mai 1903).

L’automne de cette année-là, Pierre doit subir son PCB (examen de physique-chimie-biologie). Il passe l’été d’abord à la montagne, puis, poussé par sa famille, va faire un séjour imprévu chez un oncle en Angleterre. Il s’y sent malheureux et mécontent, sachant qu’à son retour il ne lui restera plus que deux semaines et demie pour travailler. Il écrit : « Jours sombres ! Toute confiance en moi-même et toute assurance avaient disparu. Le jour de l’examen, je quittai la maison plein de sinistres pressentiments. Mon seul espoir était en Dieu, mais ma conscience me tourmentait. J’avais si souvent

14

désobéi au Seigneur — m’aiderait-Il ? J’étais comme les Israélites dans le désert : dès qu’ils se trouvaient dans la dif­ficulté, Dieu devait être assez bon pour les aider. J’étais vraiment troublé ; devais-je renoncer à l’examen ? En arri­vant, je vis que je ne serais interrogé que quatre jours plus tard. Délai inespéré ! » Pierre est finalement reçu, mais il se dit : « Vraiment, je ne peux pas me vanter d’avoir, moi, réussi l’examen. C’est Dieu qui m’a aidé » (23 octobre 1903).

Activité spirituelle parmi les étudiants

A l’Université, le futur missionnaire continue à militer pour la cause de Christ. Il devient l’un des entraîneurs de l’Association Chrétienne d’Etudiants.

C’est en 1895 qu’avait été fondée la Fédération Univer­selle des Associations Chrétiennes d’Etudiants, suivant d’as­sez loin les Unions Chrétiennes de Jeunes Gens (1855). L’A. C. E. de Suisse française avait été lancée également en 1895, lors d’une conférence à Sainte-Croix (Vaud), dont le Comité International des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens à Genève avait pris l’initiative. Cette conférence avait bénéficié de la présence de John Mott, remarquable évangé­liste international et homme d’Etat chrétien, qui avait été l’un des disciples favoris de D. L. Moody aux Etats-Unis. Les groupes de Suisse allemande se fondent en 1897 et orga­nisent dès lors chaque année une conférence à Aarau. Pierre de Benoit entre à l’Université au moment où le monde des étudiants est partout en mouvement.

Les jeunes intellectuels discutent volontiers et remettent en question beaucoup de choses. Il arrive que, selon sa propre

15

définition, le groupe d’étudiants soit une association très libre, sans opinion arrêtée ni dogme officiel. On est cepen­dant frappé de voir la place que ces jeunes gens réservent dans leur programme aux questions missionnaires. Ils sont influencés par le Student Volunteer Missionary Movement qui, depuis sa fondation en 1886, a entraîné quatre mille étudiants dans l’œuvre missionnaire. Une conférence inter­nationale de cette organisation a lieu en janvier 1904 à Edimbourg, et c’est Pierre de Benoit qui en fait rapport à l’A. C. E. de Suisse allemande.

La période des études est une mise à l’épreuve du jeune chrétien, qui doit lutter pour garder une foi vivante et com­municative. Pierre confessera un jour à John Mott : « Il y eut un temps où j’avais pratiquement cessé de reconnaître en Jésus le Seigneur. Aujourd’hui j’ai retrouvé Dieu en Lui, mais je n’oserais prétendre que j’ai résolu tous les grands problèmes intellectuels en rapport avec le christianisme. Christ est mon chef sur le champ de bataille moral, et il me suffit d’avoir assez de lumière pour mener la lutte intelli­gemment. C’est surtout la puissance qu’il me faut. »

Premier voyage autour du monde

Délégué à la Conférence de la Fédération Universelle des Etudiants à Tokyo (3-7 avril 1907), Pierre quitte la Suisse le 7 septembre 1906. A cette époque, pour un jeune homme de vingt-deux ans, quelle expérience exaltante ! Il visite en route quelques stations missionnaires, s’arrêtant en particu­lier en Chine pour voir le travail d’un médecin allemand, le Dr Olpp, dans l’hôpital de la Mission Rhénane, à Tungkun

16

(province de Canton). Il en est si frappé qu’il envisagera bientôt d’y retourner.

Après le congrès de Tokyo (sur lequel nous avons peu de détails), notre voyageur arrive à San Francisco, où la ville porte encore les traces du terrible tremblement de terre et de l’incendie de 1906. Le récit qu’il fait de la traversée du conti­nent américain est des plus pittoresques : découverte des pre­miers Pullman, excursion aux geysers de Yellowstone en dili­gence, par 400 kilomètres de routes souvent impossibles, des­cription détaillée de Sait Lake City, la ville sainte des Mor­mons. Un passage sur la Bourse de Chicago vaut la peine d’être reproduit : « Je vais jeter un coup d’œil dans le beau bâtiment du « Board of Trade ». Je considère que c’est le plus vilain spectacle que j’aie vu dans ma vie. Des tas de gens criant, hurlant, gesticulant, levant la main comme pour jurer, tous avides d’argent et d’or, c’était effrayant. J’ai réalisé ce qu’est en réalité le culte de Mammon. Si notre monde est fondé sur de pareilles institutions, malheur à nous ! Il me semblait que d’un instant à l’autre le feu du ciel allait consumer cette ronde infernale. Voilà l’enfer, sanc­tionné, doré, protégé, adoré par la société moderne. Et ce poison nous pénètre tous. Méfions-nous en ! Fuyons ! Lut­tons ! combattons surtout le poison en chacun de nous-mê­mes... le danger de ce vice est qu’il est le plus caché et en apparence le plus innocent de tous. »

Du 12 au 19 juillet, Pierre participe, à Silver Bay (New- York), à une conférence des Ecoles du dimanche. Il est très frappé par le soin, l’ingéniosité et la vision spirituelle qu’on peut apporter à l’enseignement des enfants de tous âges. Une autre conférence missionnaire pour les jeunes le retient encore dix jours. Enrichi d’expériences et de connaissances nouvel­les, il est de retour en Europe le 17 août 1907.

17

Collaboration avec John Mott

et la Fédération Universelle des Etudiants

Pierre de Benoit devient en quelque sorte un correspon­dant et un collaborateur régulier de John Mott, dont l’inlas­sable activité cherche à stimuler le développement de l’œuvre en Suisse. Se préparant à faire une tournée dans les univer­sités, ce dernier se renseigne sur le but poursuivi par les groupes. Pierre lui écrit à ce sujet : « Il y a parmi nos étu­diants une très grande antipathie pour les « formules dogma­tiques ». C’est pourquoi, après discussion, ils ont adopté à la quasi unanimité la définition suivante, qui évite soigneuse­ment toute expression d’apparence doctrinaire : « Le but de l’Association Chrétienne d’Etudiants en Suisse allemande est de susciter de l’intérêt pour les questions religieuses parmi les étudiants, surtout pour ce que Jésus a apporté à l’humanité, et d’encourager la vie chrétienne parmi eux» (14 avril 1909).

En été 1909, Pierre est délégué au Comité général de la Fédération Universelle réuni à Oxford. On fait un tour d’horizon de l’œuvre en constant développement dans le monde. Les Associations Chrétiennes d’Etudiants comptent alors en tout 87 680 membres, ce qui représente dans cer­tains pays une proportion considérable du nombre total des étudiants.

A Oxford, on aborde la question des membres catholiques et grecs-orthodoxes de la Fédération. Leur affiliation n’est pas exclue par la base personnelle ainsi conçue : « Je crois en Jésus-Christ comme mon Sauveur et mon Maître, et désire conformer ma vie aux principes de l’Evangile ». On ne demande à personne à quelle Eglise il appartient. En fait, la Fédération Universelle des Etudiants est en train d’ouvrir la voie à l’œcuménisme moderne.

18

Campagne de John Mott en Suisse

Arrêtons-nous encore un instant sur l’effort d’évangélisa­tion tenté en février 1911, car il éclaire la situation spiri­tuelle des universités suisses à ce moment-là. Pierre de Benoit, son ami Fritz de Rougemont, de Neuchâtel, et leurs camara­des jouèrent un grand rôle dans l’organisation des conféren­ces. Le succès dépassa toute attente. A Berne, la moitié des étudiants fut atteinte, alors que les séances du groupe en atti­raient une dizaine. A Lausanne, 800 étudiants (soit les trois quarts) entendirent les messages. A Genève, la proportion fut plus forte encore. Bâle et Zurich furent aussi encourageants, même si certains journaux se montrèrent peu favorables. On comptait à ce moment-là dans les universités suisses 56 °/o d’étrangers, dont environ 3000 Russes et slaves, y compris beaucoup de Juifs et de jeunes filles. A Genève, on appelait même un certain quartier « la petite Russie ». C’était donc une occasion unique et ultime peut-être d’évangéliser une partie de l’élite montante des pays d’Europe orientale, où triompherait bientôt le communisme.

Nouvelles responsabilités

Le père de Pierre meurt le 24 septembre 1908. Voici le témoignage d’une personne qui l’avait très bien connu : « J’éprouvais une affection toute particulière pour lui. Ses qualités de cœur le faisaient aimer de tous ceux qui le voyaient, même de loin. Sa simplicité si touchante m’avait frappée, ainsi que sa modestie et sa compréhension des malheurs des autres. » Sachant que tout espoir de le conser­ver était perdu, un autre ami écrit : « Lorsque Monsieur de

19

Benoit sera mort, il fera 15° de froid à Berne, où manquera son cœur si chaud. »

Pierre se sent désormais responsable du maintien des diverses activités de bienfaisance du défunt. A la Mission Romande, qui lui offre un poste de médecin-missionnaire, il répond le 15 septembre 1909 : « J’ai dû à nouveau ren­voyer la fin de mes études d’un ou deux ans, car la mort de mon père m’a mis de très lourdes charges sur les bras. Depuis plus d’une année, je m’occupe presque exclusive­ment d’une grande œuvre de tempérance, d’évangélisation et d’éducation qu’il avait entreprise parmi les nombreux ouvriers italiens occupés au percement du tunnel du Loetschberg. Cette œuvre a rencontré des difficultés extraordinaires et imprévues. Pour la faire marcher, j’ai dû bâtir une nouvelle vaste maison d’habitation, et main­tenant nous avons une chapelle, un grand restaurant de tempérance, des logements pour soixante-dix ouvriers, et une grande salle d’école, avec tout le personnel nécessaire. J’ai bien réussi à former un petit comité pour m’aider un peu, mais presque tout le travail, notamment l’indispensa­ble surveillance sur place, repose sur moi... Je ne prévois pas encore sûrement si je pourrai reprendre mes études cet automne. Il est possible que je ne passe mes examens qu’en 1911... Pour le moment, un intérêt tout spécial m’attire du côté de la Chine. »

Cet amour et cette préoccupation du bien-être de son pro­chain ressortent également d’une lettre du 10 mai 1910 : « J’ai eu hier la visite d’un malheureux tailleur... Il a une famille de dix personnes à entretenir, et ne peut tout simple­ment pas tourner avec le peu qu’il gagne. Je suis parrain d’un de ses garçons et me suis déjà beaucoup intéressé à lui. — Les gens aisés ont beau dire ! Il est matériellement impossible

20

qu’un simple ouvrier puisse élever de nos jours une famille de dix avec son salaire. Comment nourrir, loger, habiller, chaus­ser, blanchir, chauffer, éclairer une personne avec cinquante centimes par jour ?... L’industrialisation moderne a créé une misère et des problèmes angoissants. Je trouve qu’il est avant tout du devoir des chrétiens de s’occuper de ces questions, de lutter sérieusement contre les grandes causes du paupérisme... Il n’est pas étonnant que beaucoup de socialistes tournent avec mépris le dos au christianisme. »

Fin des études de médecine

Ayant pu reprendre sa préparation universitaire, Pierre passe en automne 1911 ses derniers examens. Il est intéres­sant de l’entendre raconter sa lutte contre la tentation de tricher : « Lundi, un instant avant que le professeur arrive, on a voulu nous dire quels cas il nous présenterait. Je me suis éloigné pour ne pas entendre ce qu’on a dit aux deux autres candidats. Mais Dieu m’a aidé et j’ai pu faire un diag­nostic exact. Ce n’est pas facile de rester absolument hon­nête. »

Un autre jour, « au moment où nous arrivions, un assis­tant s’est empressé de me donner un « tuyau » sur mon cas, avant que j’aie pu lui couper la parole. Je crois que j’aurais reconnu la chose sans cela et ma conscience est nette : je n’ai pas pu l’empêcher de parler et je ne lui ai pas posé la moin­dre question, quoi qu’il m’eût donné toutes les explications voulues... Je ne veux pas jeter la pierre à ceux qui se font aider. Mais, pour moi, Dieu m’a fait la grâce de me montrer un autre chemin. J’ai le privilège de connaître un secours assuré et durable. »

21

A la fin d’un examen pas très brillant, « je me trouvais au laboratoire, lorsque subitement un assistant parut. Voyant que j’examinais chimiquement les urines, il me demanda si j’avais pensé à rechercher une substance particulière. Je lui dis que non, et le voilà qui se met à faire rapidement la réaction pour moi. J’aurais dû le chasser, mais l’opération était en train. Comme je n’aurais pas su faire cette réaction moi-même, je ne l’ai pas mentionnée dans mon travail écrit. Mais je regrette de n’avoir pas rendu mon témoignage devant cet assistant. Maintenant ce serait un peu tard d’aller faire devant lui étalage de ma vertu. »

Le résultat final est excellent, et c’est très sincèrement que, le 20 novembre, Pierre note : « Je suis, par la grâce de Dieu, médecin ». Son grand désir est de mettre tout ce qu’il a appris au service de la mission.

Dès le 4 décembre, il commence un stage de six mois à l’institut des Missions Médicales de Tübingen, en Allemagne, qui lui permettra de se familiariser avec les maladies tropi­cales. Il y retrouve le Dr Olpp, rencontré une première fois en Chine en 1907.

Voyage en Chine en 1914

Pierre avait depuis longtemps ce grand voyage sur le cœur. En 1910 déjà, il avait reçu l’appel déchirant d’un médecin de la Mission de Bâle en Chine, le Dr Schoch, qui le sup­pliait de venir l’aider et lui suggérait la fondation d’une école de médecine à Kayin-Chu. Cela correspondait exacte­ment à la pensée du jeune étudiant.

22

D’autre part, le Dr Olpp de Tübingen, qui n’avait pas oublié son ancien champ de travail, était conscient du même besoin. Il s’efforça d’y intéresser les trois missions allemandes à l’œuvre dans la région de Canton : la Rheinische Mission, la Berliner Mission et la Mission de Bâle. Le Comité d’initia­tive nommé pour l’étude de ce plan décida d’envoyer sur place Pierre de Benoit et Emil Kirmann, de la Mission de Liebenzell. Partis au début d’avril 1914, ceux-ci visitèrent en Chine une série d’hôpitaux et quelques petites écoles de mé­decine. A Pékin, ils présentèrent leur projet au Ministère de l’Education, qui les encouragea beaucoup.

Pierre écrit : « A Canton se trouvait un hôpital mission­naire indépendant de trois cents lits, qui fut mis à notre dis­position. Une université missionnaire américaine, la Canton Christian College, promit de chercher aux Etats-Unis la moitié des médecins et des finances nécessaires, si nous pou­vions trouver en Suisse et en Allemagne l’autre moitié.

» Nous pensions rentrer au plus vite par la Sibérie, mais mon collègue tomba malade à Hong-Kong, et la guerre mon­diale éclata le 2 août. Le médecin avait ordonné d’éloigner le malade des tropiques le plus vite possible, et le 3 nous nous embarquions sur un bateau américain pour San Fran­cisco. M. Kirmann alla rapidement mieux ; mais, en tant qu’Alsacien, il dut rester aux Etats-Unis. Je continuai sur un bateau hollandais, avec le Dr John Mott en route pour Ber­lin. Je lui servais de traducteur. Dans cette dernière ville, J. Mott eut avec les représentants de toutes les missions alle­mandes des pourparlers en vue d’une action de secours qu’il organisait pour sauver leur œuvre. Rentré en Suisse, je con­tinuai à me préparer comme futur professeur d’anatomie et de physiologie à Canton. Mais la guerre anéantit notre pro­jet. »

23

Mariage

Un futur missionnaire qui, depuis sa première jeunesse, envisage sa vocation avec un tel sérieux, se montre aussi très préoccupé du choix d’une compagne digne à la fois du Maî­tre et de la moisson.

Appelé à donner à Genève, avec son ami Fritz de Rouge­mont, une série de réunions d’évangélisation dans le salon de Monsieur et Madame Paul van Berchem, il découvrit qu’une des filles de la maison, Renée, était celle que Dieu avait idéa­lement préparée pour lui : infirmière, habituée à se pencher sur la souffrance des autres, cultivée et intelligente, elle avait déjà orienté sa vie vers le plus beau des services. Sa person­nalité exquise, sa foi pure et victorieuse se sont magnifique­ment exprimée dans ses « Notes matinales » et ses « Souve­nirs et Lettres >\*.

Le mariage des deux jeunes gens fut célébré chez les van Berchem, au château de Crans, le 3 juin 1916. Elle avait vingt-quatre ans et lui trente-deux.

Activité aux Indes (1917-1925)

Les hostilités se prolongeaient, les portes de l’Extrême- Orient étaient fermées, mais les possibilités d’action mission­naire ne manquaient pas.

Sur la Côte occidentale de l’Inde, au Malabar, au Canara et aux Mahrattes du Sud, l’œuvre considérable de la Mission de Bâle était gravement entravée et menacée de dispersion. Près de cent cinquante missionnaires allemands avaient été arrêtés ou rapatriés. Les quatorze missionnaires suisses res-

1 Voir la bibliographie à la fin du volume.

24

tants se trouvaient dans une situation critique, débordés par l’obligation de s’occuper de 11 000 chrétiens, 10 000 écoliers et 500 aides indigènes. Des entreprises industrielles en marge de la Mission avaient aussi besoin d’être aidées. Il fallait trouver en Suisse de nouvelles ressources en argent comme en ouvriers, et envoyer sur le champ un homme ayant le don d’organisation, la connaissance du travail missionnaire, ainsi que la capacité de mener à bien de délicates négociations. Le gouvernement anglais était disposé à laisser survivre l’œuvre en question, à la condition expresse qu’elle soit reprise par une nouvelle société entièrement suisse, donc neutre.

Pierre de Benoit sembla être l’homme de la situation. Il parlait aisément l’anglais, en plus de ses deux langues mater­nelles, le français et l’allemand. Sa qualité de médecin et sa personnalité en imposaient. Il possédait une certaine expé­rience des tropiques, et avait en 1906 consacré trois mois à visiter l’œuvre missionnaire en question, aux Indes. Il hésita tout d’abord, puis céda devant les instances de la direction de Bâle et de la « Délégation Missionnaire Suisse », comité spécialement formé en vue de cette nouvelle tâche. Chose remarquable, Renée elle-même avait reçu du Seigneur un appel pour les Indes, avant ses fiançailles.

Le jeune couple s’embarqua en janvier 1917. La traversée ne fut pas sans danger, et à son retour le bateau fut torpillé dans la Manche. Pierre et sa jeune femme s’installèrent à Betgeri, où l’hôpital missionnaire était resté sans médecin pendant trois ans. Mais la tâche la plus urgente était de parer aux immenses besoins de l’ensemble du champ, en con­tact étroit avec les autorités et les autres sociétés missionnai­res. Tout cela nécessitait beaucoup de doigté.

On discutait un jour, chez un chrétien indien très influent, la possibilité de remettre une partie de l’œuvre à l’Eglise

25

indigène d’un certain district. L’entretien semblait se dérou­ler de façon positive, lorsque subitement l’hôte l’interrompit et pria froidement ses visiteurs de se retirer. Un des interlo­cuteurs raconte ce qui suit : « L’invitation à sortir avait été si brusque que nous ne pouvions demander aussitôt une nou­velle entrevue. Nous nous mîmes à supplier le Seigneur de nous montrer ce qu’il convenait de faire. Et II nous le mon­tra. — Il nous faut retourner, proposa Monsieur de Benoit. — Mais pour lui dire quoi ? — Lui dire que nous regrettons de lui avoir involontairement fait de la peine, peut-être par notre manière européenne de parler et d’agir ; que nous lui demandons sincèrement pardon et le prions de bien vouloir reprendre la conversation. »

» En chemin, quelqu’un nous avertit que nous faisions fausse route, et que ce monsieur ne revenait jamais en arrière. Nous ne répondons rien, croyant que Dieu, après nous avoir inspiré cette démarche, pouvait nous conduire à la victoire de la foi et de l’amour. Il en fut bien ainsi. A notre arrivée, ce frère parut un peu étonné, mais sa surprise fut plus grande encore d’entendre nos regrets et notre demande de pardon. Il s’écria : « C’est à moi de vous demander pardon, car je ne me suis pas comporté chrétiennement à votre égard. » L’en­tretien fut donc repris et conduisit à une solution accepta­ble. »

Le district de Malabar fut détaché de l’œuvre et l’effort se concentra désormais sur les districts de langue canaraise. La « Mission Canaraise » fut organisée, avec son siège à Lau­sanne dirigé par Messieurs les pasteurs A. de Haller et G. Secretan. Un élan se manifesta aux Indes parmi les églises et les serviteurs de Dieu. Des ressources furent trouvées par le Comité de secours en Suisse, et des candidats offrirent de se préparer pour assurer la relève. Mais il était très diffi­

26

cile de maintenir le budget au niveau d’avant la guerre et d’assurer tant d’activités diverses avec un personnel si réduit. Il restait parfois un missionnaire où dix se trouvaient aupa­ravant. D’autre part, un grand besoin de réveil spirituel se faisait sentir. Pierre était obligé de voyager très fréquem­ment.

Une petite fille, Claire-Lise, naquit le 28 août 1917 dans le jeune foyer missionnaire.

Retour en Europe - Mort de Renée

La guerre venait de se terminer. Les intérêts de l’œuvre rendaient nécessaire une reprise de contact avec la base au pays. Pierre et sa compagne quittèrent donc les Indes en jan­vier 1919. Hélas, Renée contracta en route la grippe qui fai­sait alors tant de ravages. Dix jours après leur arrivée, elle s’éteignit paisiblement le 19 février, à Genève, dans sa vingt- septième année. Ce départ si inattendu et si tragique boule­versa la famille, la mission et ses amis. Que de « pourquoi » dans les cœurs, et quel déchirement ! Mais aussi qui pourra dire les fruits éternels produits par une vie si totalement consacrée à l’amour du prochain et à la gloire de Dieu !

Mademoiselle Adèle Pélaz, fondatrice de l’œuvre de l’Etoile qui fit tant de bien aux jeunes gens pendant soixante ans à Genève, écrivait à propos de ce deuil : « Dieu est venu dans votre famille cueillir une des plus belles fleurs de son jardin, fleur dont le parfum d’amour, de consécration au ser­vice du Maître, d’oubli de soi-même a tellement embaumé l’atmosphère de tous ceux qui l’ont contemplée ! Votre Renée va continuer là-haut le service auquel elle s’était con­sacrée ici-bas. Combien elle m’a rappelé souvent l’antique

27

devise : Je tiens au ciel et je sers sur la terre. Enfant, jeune fille, épouse, elle tenait au ciel et servait sur la terre. »

Renée elle-même, poussée par une étrange intuition, avait écrit à sa sœur Odette, deux mois avant son départ (lettre du 19 décembre 1918) : « Le Christ mourant a pu dire : J’ai achevé l’œuvre que tu m’as donnée à faire. Il a pu s’expri­mer ainsi parce qu’il ne cherchait qu’à faire l’œuvre de Dieu ; et Dieu Le retira quand sa mission fut achevée. Nous aussi, si nous sommes fidèles, ne serons retirés que quand notre œuvre sera faite. A Dieu seul appartient de juger quand l’œuvre qu’il veut accomplir par nous est achevée. Elle pourra être bien imparfaite, bien incomplète aux yeux des hommes ; mais le Seigneur ne permettra pas, si nous som­mes droits devant Lui, que notre vie se passe sans laisser de traces sur la terre. Il nous retirera quand notre œuvre sera terminée à ses yeux. »

Quant à Pierre, il ressentit cruellement la perte de sa com­pagne. « Ce qui me manque peut-être le plus, écrivait-il, c’est son appui moral, la possibilité de causer de tout avec elle, de méditer et de prier ensemble, de partager avec elle mes joies et mes déceptions, mes expériences et mes luttes. Dans cet échange journalier, où réciproquement nous donnions et nous recevions, je puisais une force et un entrain toujours nou­veau. Maintenant, j’ai de la peine à porter tout silencieuse­ment et seul devant mon Dieu. »

Nouveau mariage

Deuxième séjour aux Indes

La petite Claire-Lise est privée de mère. D’autre part, la lourde tâche missionnaire demande un renouvellement cons­tant des forces. Dieu répond à ces grands besoins en donnant

28

à son serviteur une nouvelle compagne en la personne d’Odette van Berchem, sœur de Renée. Le mariage est célé­bré à Crans le 6 juillet 1920. Odette a vingt et un an et demi. Cette jeune femme est aussi une personnalité d’élite, d’une piété très équilibrée et d’une humilité remarquable. Elle participera à toutes les grandes créations de son mari et les portera dans son ministère exceptionnel de prière.

Le 13 mai 1921 naît une petite Ariane, à Lausanne. Mais l’appel des Indes retentit à nouveau et les jeunes parents se demandent ce qu’ils vont faire de leurs deux fillettes. Après de grandes hésitations, ils les laissent chez la mère de Pierre, au Landhof à Berne. Ils s’embarquent eux-mêmes à Venise, le 1" février 1922. A peine arrivés aux Indes, ils sont frappés d’une nouvelle épreuve : après une courte maladie, la petite Ariane passe le 28 mars dans les bras du Bon Berger. Dans leur douleur, Odette et Pierre se sentent soutenus au point qu’ils font graver sur la tombe : « Dieu est amour ».

La situation sur le champ est toujours difficile. L’œuvre au Malabar a dû réduire ses dépenses et renoncer à une par­tie de ses collaborateurs. La Mission Canaraise, elle, peut poursuivre le travail essentiel et approfondir l’effort reli­gieux, non sans opérer de grandes économies. On continue à demander ardemment un réveil.

Le 5 juin 1923, un petit Daniel naît à Kotagiri. En sep­tembre de la même année, un nouveau retour en Suisse s’im­pose. Il s’agit de trouver des solutions durables pour le champ de la Mission Canaraise, dont l’avenir est incertain.

Odette a supporté vaillamment les efforts et les épreuves de son séjour en terre de mission. Mais elle est sous surveil­lance médicale, et les spécialistes déclarent qu’elle ne devra plus vivre sous les tropiques.

29

Troisième séjour aux Indes

Fin de la Mission Canaraise

Une dernière fois, Pierre de Benoit retourne sur le champ, du printemps 1924 au printemps 1925. Il est seul cette fois, et rentrera par la Palestine. Odette est restée en Suisse avec Claire-Lise et Daniel ; un second fils, Jean, naît le 5 janvier 1925.

Toutefois, l’activité de la Mission Canaraise touche à sa fin. L’effort n’a pas été vain. En 1918, il ne restait plus que quatorze missionnaires sur le champ, tandis qu’en 1926 il y en a trente-sept. Le temps de la guerre s’est maintenant éloi­gné, et la Mission de Bâle est à même de reprendre ses an­ciennes activités. Le 26 janvier 1927, la Mission Canaraise vote sa propre dissolution.

Vers quelle tâche nouvelle Dieu dirige-t-Il son serviteur?

C’est avec mélancolie que Pierre de Benoit écrit : « Dieu a arrêté ma carrière missionnaire à quarante et un ans ! » Il est conduit, en effet, d’une manière mystérieuse. Son grand désir de faire en Chine une œuvre médicale a été frustré. Ses efforts aux Indes ont été une perpétuelle mort à soi- même. Ceux qui ont une famille peuvent se faire une petite idée des souffrances imposées par ces séparations et ces deuils répétés ; sans parler de la disproportion entre la tâche et les moyens, ainsi que de l’incompréhension jointe au manque d’unité contre lesquels il a fallu lutter.

Mais Dieu ne fait pas d’erreurs. Il prépare ses serviteurs à

30

une tâche magnifique et stratégique : fonder une œuvre bibli­que parmi les jeunes, afin d’en envoyer un grand nombre à leur place dans toutes les parties du monde.

Renouvelé par un bouleversant contact avec la Bible

« Que vous soyez irréprochables et purs, des enfants de Dieu irrépréhensibles au milieu d’une génération perverse et corrompue, parmi laquelle vous brillez comme des flambeaux dans le monde, portant la parole de vie » (Phil. 2. 15-16).

« En recevant la Parole de Dieu, que nous vous avons fait entendre, vous l’avez reçue, non comme la parole des hom­mes, mais ainsi qu’elle l’est véritablement, comme la parole de Dieu » (1 Thess. 2. 13).

Ces versets étaient parmi les favoris de Pierre de Benoit. A l’université, puis sur le champ de mission, il a reconnu l’importance capitale d’un message vivant et fidèle, basé sur une foi sans réserve en la révélation écrite de Dieu. Il est arrivé lui-même à préciser peu à peu ses convictions.

Vers la fin de ses études, il écrivait : « Ceux qui se nour­rissent de la Bible y trouvent réellement l’aliment qu’il leur faut. Non pas à cause d’une certaine théorie qu’ils ont de l’Ecriture, mais simplement parce que, dans la Bible et par la Bible, ils ont cherché et rencontré le Dieu vivant... Ce n’est pas en disséquant la Révélation que nous y découvrirons la nourriture dont notre âme a besoin, mais en la lisant avec prière, en ouvrant notre âme à l’influence de l’Esprit de Dieu. Si nous étudions la Bible seulement d’un point de vue théorique et scientifique, avec notre intelligence, en cher­

31

chant à éclairer le texte plutôt qu’à nous laisser éclairer par lui, notre âme ne sera jamais nourrie. Il peut être intéressant d’analyser les aliments nécessaires à notre corps, mais cela ne nourrit pas. Si nous voulions manger les éléments chimiques ainsi dissociés, nous péririons rapidement. Ne commettons pas la folie de vouloir sustenter notre âme avec les « pro­duits chimiques » résultant d’une analyse avant tout théori­que et « scientifique ». Pour vivre, notre âme a besoin d’un pain qu’elle puisse assimiler. Il lui faut entrer en contact avec le Dieu vivant. Lisons donc notre Bible avec un cœur ouvert, prêt à recevoir la semence de la Parole divine. »

Malgré cette belle exhortation, il y eut dans l’expérience de Pierre une période de doute et d’incertitude. Il la décrit en ces termes : « Dans l’Association Chrétienne d’Etudiants, j’ai reçu bien des bénédictions ; mais en même temps, par le contact avec des étudiants en théologie, j’avais été mis au courant du problème difficile de la critique biblique. Lors d’une conférence de l’A. C. E. à Aarau, l’un des orateurs, théologien célèbre, nous déclara : « Voyez-vous, messieurs, » nous ne savons plus que faire aujourd’hui de la mort expia- » toire et substitutive de Jésus-Christ ! » De telles paroles étaient pour nous un véritable poison. »

« Je perdis ainsi le fondement solide que j’avais sous les pieds. Pendant des années, je n’ai plus très bien su ce que je croyais, je négligeais la Bible et la prière. Je me perdais dans des discussions religieuses interminables et le plus souvent stériles. Bien des années après, sur le champ de mission, je pris un jour la décision d’étudier toute la Bible à la suite, du commencement à la fin. Je suivis en cela le conseil du Dr James M. Gray, alors directeur de l’institut Biblique Moody à Chicago, qui disait : « Il n’y a pas de meilleure > défense de la vérité biblique qu’une étude suivie de toute

32

» l’Ecriture en commençant par la Genèse. » Je puis entière­ment confirmer cela. »

« J’essayai de mettre de côté toutes mes idées préconçues, théologiques ou autres, et, avec prière, de me plonger dans le sens et le contenu de la Parole, sans négliger pour cela l’emploi occasionnel d’un commentaire. L’effet produit fut surprenant. A peine avais-je parcouru les premiers chapitres de la Genèse que toute ma façon de voir commença à chan­ger. Les écailles me tombèrent des yeux et je découvris des richesses et des merveilles insoupçonnées. Je ne pus m’empê­cher, après peu de jours, d’en faire part à mes collègues. »

« Si, pendant des années, j’avais passablement négligé l’Ancien Testament, il m’en restait cet avantage que tout me paraissait neuf. Les figures des patriarches, de Moïse, de Josué, puis des prophètes se dressèrent devant moi dans toute leur imposante stature. Et quelle impression inoubliable pro­duisit sur moi le livre du Lévitique ! Il me fit comprendre la sainteté de Dieu, la sanctification qu’il réclame de nous, ainsi que l’expiation par le sang de l’Agneau qui ôte le péché du monde... »

« La Parole de Dieu me devint chaque année plus pré­cieuse. J’écrivis sur une feuille de garde de ma Bible ces mots du Dr Torrey : « Aucune joie n’est plus douce, pure, sainte, » élevée et étonnante que celle que j’éprouve en me penchant » sur ce livre, en l’étudiant avec prière, en y recevant de » Dieu de nouveaux messages... Je ne puis m’empêcher d’en » tressaillir de joie ! »

« Lorsqu’en 1925 j’ai dû quitter le champ missionnaire à cause de la santé de ma compagne, j’ai clairement entendu l’appel à me consacrer au service de la Bible. Telle fut l’ori­gine de l’Ecole de Vennes. »

33

Préparation des serviteurs de Dieu

La moisson est grande, il y a peu d’ouvriers. Et encore, ceux-ci ne sont-ils pas toujours préparés d’une façon efficace. Encourager les vocations, initier des jeunes gens consacrés à la victoire et à la puissance spirituelles, leur inculquer la connaissance et l’amour de la Bible, Parole de Dieu, telle va être désormais la préoccupation dominante de Pierre de Benoit.

Il écrit à sa mère le 30 mai 1923 : « Le problème qui me préoccupe le plus, c’est le choix et la préparation des candi­dats. Il y a dans ce domaine de grands progrès à faire. On ne peut trop insister sur la nécessité de n’envoyer aux Indes que des gens de la bonne trempe, remplis de l’Esprit de Dieu et ayant reçu une préparation soignée. »

Délégué des Missions suisses à la Conférence de Prépara­tion Missionnaire de Kingsmead en Angleterre, au début de 1924, Pierre de Benoit en donne un rapport où il exprime les pensées qu’il avait lui-même à ce sujet. Dans les paragraphes qui suivent nous en résumons les éléments principaux :

... En 1910, la grande Conférence d’Edimbourg avait per­mis une confrontation générale et une réflexion approfondie de tous les problèmes missionnaires. Dès lors on reconnaît partout l’importance primordiale du choix et de la prépara­tion des ouvriers. En Angleterre et aux Etats-Unis s’organi­sent des centres spécialisés de préparation, complétés par des cours de vacances pour candidats et missionnaires en congé, et par la diffusion d’une littérature appropriée.1

1 En Suisse, Pierre de Benoit lui-même avait convoqué à Chailly, en 1921 déjà, une conférence dont le résultat fut l’organisation de cours missionnaires à Colovrex en 1922, à Monnetier en 1\*923 et à La Coque en 1924.

34

... Le XX\* siècle a vu le renversement complet de la situa­tion mondiale. Les églises indigènes accèdent à l’autonomie, le nationalisme et l’antagonisme racial exigent une révision déchirante des anciennes conceptions, un abandon d’injusti­ces inadmissibles. L’œuvre scolaire des missions doit être entièrement revue. La structure sociale et morale de la vieille société païenne a été bouleversée, sans être toujours rempla­cée par quelque chose de meilleur. Le changement a été si brusque que l’indigène, laissé sans loi et sans autorité, se trouve dans un état pire qu’autrefois. Plus que jamais le missionnaire doit être remarquablement doué et préparé pour affronter les problèmes les plus redoutables. Un spécialiste de l’œuvre en Afrique, le Rev. E. W. Smith, a dit : « Je suis ébahi de constater avec quelle légèreté de cœur les sociétés de mission envoient des hommes absolument incapables de faire face à une pareille situation. Pour de grands problèmes, de grands hommes ! Il faut des ouvriers capables de com­prendre et si possible de résoudre de telles difficultés, de for­mer l’élite indigène... Souvent nous n’avons donné qu’un ver­nis à l’Africain. Nous avons coupé les liens qui l’unissaient au passé, en mettant à la place quelque chose de bien super­ficiel. »

... Comment trouver, discerner et former des hommes d’une telle envergure ?

... Il s’agit d’insister premièrement sur la *vocation,* basée sur l’expérience de la croix (conviction de péché, expiation, pardon) et l’entrée dans la *vie nouvelle* (transformation et victoire en Christ). Ensuite, la piété et l’appel de Dieu doi­vent se manifester clairement dans un *caractère* sanctifié et discipliné par le Saint-Esprit. Ceci ne peut apparaître suffi­samment dans une brève entrevue avec un Comité mission­naire, « où les meilleurs ne se montrent pas sous leur meilleur

35

jour, et où ceux qui se montrent le mieux ne sont pas les meilleurs ». C’est dans la *vie communautaire* prolongée que se manifeste et se développe la *capacité de vivre avec les au­tres,* de s’adapter et de se soumettre, tout en sachant s’affir­mer au besoin. D’où la grande valeur d’une institution où l’on rencontre des gens d’autres Eglises, d’autres nationalités, d’autres races, d’autre sexe.

... Ce qui importe pour le candidat missionnaire, ce n’est pas la quantité de connaissances acquises, mais avant tout la *capacité d'apprendre,* avec un esprit ouvert qui voit les pro­blèmes et sait penser clairement. La discipline d’études sérieu­ses y contribuera grandement. Parallèlement, l’accent sera mis sur le *développement spirituel et moral* de la personna­lité. Inutile d’envoyer sur le champ des jeunes gens à demi convertis, animés seulement d’un enthousiasme social, d’un vague désir de se rendre utile, de donner leur vie pour quel­que chose de grand. L’incertitude et même le trouble de ces débutants sont parfois aggravés par des professeurs se de­mandant eux-mêmes s’il n’y a pas de salut en dehors de Jésus-Christ. Un représentant du Mouvement des étudiants l’a dit ouvertement à Kingsmead : « Autrefois, les missions s’inspiraient du réveil évangélique. On parlait de « sauver les âmes »... Aujourd’hui, l’Eglise est devenue un facteur international dans le monde ; elle doit contribuer à la récon­ciliation des hommes et s’acquitter de ses devoirs sociaux. Nous devons rendre le monde plus agréable à habiter. Il s’agit donc avant tout de le transformer, et pas simplement de sauver des âmes, ou de prêcher des doctrines. »

Pierre de Benoit continue en disant : Ne devrions-nous pas, au contraire, tomber à genoux et demander à Dieu de nous faire enfin comprendre la valeur d’une âme à ses yeux, et l’état de perdition de l’humanité ? Qu’Il nous révèle tout

36

à nouveau l’ampleur du plan du salut, unique et glorieux, qu’il a mis à exécution en Christ !

... Certaines missions ont déclaré ouvertement qu’on ne devrait envoyer sur le champ que des hommes régénérés, remplis de l’Esprit, versés dans les Ecritures. Sinon, le tra­vail est inutile. La situation présente exige une formation très poussée, mais le besoin le plus urgent, c’est une pro­fonde *vie spirituelle.* Revenons aux sources de la puissance et de la bénédiction... Un vrai missionnaire est affermi dans la foi et rempli de la vie du Christ. Il recherche la sanctifi­cation et en est un instrument partout et pour tous. Ayant reconnu la gravité du péché et de la perdition, il est convaincu que seul le sang du Christ peut opérer la réconci­liation avec Dieu. Que le Seigneur nous donne de tels hom­mes à la vision prophétique, capables d’inspirer l’Eglise et de travailler à son unité sans rien sacrifier d’essentiel, en atten­dant la glorieuse manifestation du Sauveur...

*... L'état peu satisfaisant de nos Eglises* fait que nous n’avons pas de meilleurs candidats pour l’œuvre. Elles ne sont pas assez vivantes et n’ont pas elles-mêmes le zèle de l’évan­gélisation. On y rencontre peu de conviction de péché, peu de conversions réelles et contagieuses, peu de foi vivante et conquérante. La mission est considérée comme une spécialité un peu aventureuse, réservée à quelques élus. Elle n’apparaît pas comme l’une des activités naturelles de l’Eglise, une des voies les plus normales qui s’ouvrent devant des jeunes gens et des jeunes filles nés de nouveau et consacrés à leur Maître. Là se trouve la clé du problème des candidats missionnaires.

... Il ne faut cependant pas se borner à critiquer : nous devons apprendre à *collaborer avec les Eglises.* Nos appels missionnaires et notre propagande ont souvent un caractère artificiel. Nous avons fait de la mission quelque chose d’à

37

part, du missionnaire un être supérieur. Quelqu’un a dit : « La faute la plus sérieuse commise en présentant la vocation missionnaire est de négliger de montrer en même temps les occasions de service au pays. » Il faut établir un contact plus étroit entre la mission intérieure et extérieure. Avant d’aller évangéliser au loin, nos candidats devraient avoir évangélisé dans leur patrie. C’est en travaillant avec nos jeunes à l’évangélisation de notre pays et au réveil de nos Eglises, que nous pourrons le mieux les mettre à l’épreuve et entretenir la flamme qui est en eux...

Ici s’achève le résumé du rapport significatif écrit par Pierre de Benoit à son retour de Kingsmead. Nous nous y sommes longuement arrêtés pour montrer les pensées qui mûrissaient dans son esprit et le préparaient peu à peu à vouer toute son activité à l’enseignement biblique, à l’évan­gélisation des jeunes, au réveil des chrétiens et à la formation spirituelle des ouvriers de la mission en Europe et outre­mer. En quittant les Indes au printemps 1925, il percevait nettement l’appel de Dieu. Mais comment le réaliser ?

Fondation de l'institut Emmaüs

à Vennes sur Lausanne

Au même moment, Dieu avait mis dans le cœur d’un groupe de chrétiens de Suisse romande des préoccupations analogues. Convaincus de la nécessité de la fondation d’une école biblique à Lausanne, ils en avaient fait un sujet de prière très précis. Prenant les devants, l’un d’eux, le *Dr A. Emerson,* avait installé dans sa propriété, au chalet Alpina à Vennes, le pasteur *Charles Rochedieu,* éditeur de la Bible Segond à parallèles et l’un des meilleurs connaisseurs des

38

Ecritures. Leur but à tous deux était de commencer par l’or­ganisation de quelques cours bibliques. A Vennes habitait également *Madame M. W. Dunn Pattison,* sœur de Paget Wilkes, le célèbre missionnaire au Japon et l’auteur de livres tels que« La dynamique du service chrétien ». Par le moyen de cette personne et de *Madame Alice van Berchem,* belle- mère du Dr de Benoit, venait de se créer en cette même an­née 1925 une branche suisse de la Ligue pour la lecture de la Bible. Dès son arrivée, Pierre de Benoit put rencontrer ces amis et constater leur providentielle identité de vues. Le pro­jet d’institut biblique allait prendre corps.

Mise au courant, Adèle Pélaz se sentit poussée, le 15 juil­let 1925, à envoyer de Genève au fondateur de l’œuvre le texte biblique suivant : « Considère maintenant que l’Eternel t’a choisi, afin que tu bâtisses une maison qui serve de sanc­tuaire. Fortifie-toi et agis » (1 Chr. 28. 10). Les versets 20 et 21 parurent aussi tout à fait de circonstance : « Prends courage, et agis ; ne crains point et ne t’effraie point, car l’Eternel, mon Dieu... ne t’abandonnera point, jusqu’à ce que tout l’ouvrage pour le service de la maison de Dieu soit achevé... Et voici près de toi, pour toute l’œuvre, tous les hommes bien disposés et habiles dans toute espèce d’ouvra­ges. »

Mais où allait-on s’installer ? A Grand-Vennes, la modeste pension Duruz était à vendre, dans un endroit agréable, à quelques minutes à l’ouest de la route de Berne. La pro­messe de vente fut signée le 24 août 1925. A ce propos, Madame van Berchem écrivait à son gendre : « J’ai la cer­titude que cette école biblique est dans le plan de Dieu pour notre pays, et que Dieu vous a préparé pour cette tâche... Cette propriété Duruz, si paisible, tranquille et proche de la ville, me semble indiquée. La proximité des Emerson et

39

du chalet de Monsieur Rochedieu n’est pas à négliger... Il faudrait, pour aller de l’avant, recevoir une somme impor­tante, plutôt que de l’argent emprunté. Mon ardente prière est que ce soit une maison élevée à la gloire de Dieu, où beaucoup de jeunes seront affermis dans la Parole et devien­dront des témoins fidèles de Jésus-Christ. Le besoin me sem­ble si grand que je souhaiterais que nous ne soyons pas obli­gés d’attendre encore longtemps. Naturellement, je ne vou­drais pas vous entraîner trop vite et sans que vous ayez reçu de votre côté le mot d’ordre de Dieu bien clair. C’est une œuvre de foi : elle demande une ferme assurance que, si Dieu appelle, Il donnera le nécessaire... Il vous sera fait selon votre foi. »

Quant à Odette de Benoit, elle apportait au projet tout l’appui de sa réflexion et de son intercession : « Je pense beaucoup à Vennes. Il me semble que c’est seulement si tout le travail entrepris est porté, soutenu par la prière, qu’on arrivera à bout. Toute l’organisation, même des détails, est importante. Tout doit être mûri dans la prière, et je sens que cela demande de la concentration et du temps » (2 août 1925).

Pourquoi le nom d'« Emmaüs » ?

Laissons Pierre nous le dire lui-même : « Peu de mois avant la fondation de l’institut, en rentrant pour la der­nière fois des Indes, j’avais eu l’occasion de faire à pied le chemin de Jérusalem à Emmaüs, et de méditer en route sur le mémorable entretien de Cléopas et de son camarade avec le Ressuscité. Leur cœur brûlait au-dedans d’eux, tandis que leur mystérieux compagnon de route leur expliquait dans

40



toutes les Ecritures le plan divin du salut, en particulier la nécessité des souffrances, de la mort et de la résurrection du Christ. C’est en souvenir de cette inoubliable leçon biblique que nous avons donné à notre école le nom d’Emmaüs. Nous voudrions que le Seigneur Lui-même nous y enseigne les Ecritures et nous explique tout ce qui Le concerne. Qu’Il fasse route avec nous et allume dans nos cœurs la flamme du Saint-Esprit. Puisse cet Institut toujours mériter son nom ! »

Premier budjet - Ouverture de l'école

Le 2 octobre 1925 fut créée l’Association Emmaüs. On avait évalué à 70 000 francs suisses la première somme nécessaire pour l’acquisition de la propriété Duruz et la mise en état de la maison. En additionnant ce jour-là les dons reçus sans aucun appel public ni collecte, on constata qu’ils dépassaient de 1,45 fr. ce premier budget. Au cours de la séance, on estima qu’il faudrait encore environ 20 000 fr. pour couvrir les frais et les intérêts de la première année. Or, le soir même arrivait de l’étranger la promesse d’un don de 20 000 fr. de la part d’une dame qui, plusieurs semaines auparavant, avait simplement entendu parler de ce projet.

L’Institut Emmaüs ouvrit ses portes le 25 janvier 1926, avec la collaboration du pasteur Rochedieu et quatre étu­diants. Voici quelques messages et témoignages d’intérêt reçus à cette occasion :

D’un ami chrétien : « Cette création est un événement que je ne crains pas de qualifier de redoutable, par les difficultés qu’il aura à surmonter. »

Du pasteur Emile Lenoir, de Genève : « Je souhaite à

41

votre Institut prospérité, fidélité et longue vie. Je souhaite qu’il devienne autre chose qu’une faculté de théologie. Nous avons besoin d’une école de prophètes, où les prétentions dites scientifiques soient remplacées par le feu du Saint- Esprit, sans exclure pour cela une connaissance toujours plus développée des problèmes de l’heure actuelle. »

Une *école de prophètes !* Cette expression correspondait au désir le plus profond de Pierre de Benoit, qui la répétait très souvent, par exemple lors du dixième anniversaire de l’institut : « Que Dieu nous aide à devenir cela ! Que nous puissions proclamer avec autorité tout le conseil de Dieu ! Que nos élèves puissent devenir comme la bouche du Sei­gneur, et qu’en rendant le témoignage d’une vie sainte, ils puissent amener de précieuses âmes au salut ! »

Préoccupé quant à l’orientation générale de l’école, le fon­dateur d’Emmaüs avait été très frappé par des déclarations parues dans la presse protestante, précisément en cette année 1925. Dans un rapport sur les vocations pastorales au sein des Eglises Réformées Evangéliques de France, le pasteur E. Guelfucci disait : « Ne sommes-nous pas un peu trop hyp­notisés par les titres et parchemins universitaires ? Tant d’études, souvent si générales et théoriques, ne gagneraient- elles pas à être condensées en des études pratiques, réparties sur un espace de temps plus réduit ?... Je voudrais que notre Faculté Evangélique (de Montpellier) devînt comme un Ins­titut biblique supérieur, où pendant trois ans les étudiants puiseraient une très solide instruction scripturaire. La Bible, à elle seule, offre la matière d’un haut enseignement suscep­tible d’alimenter trois années de travail intensif... Faisons de notre formation théologique un enseignement plus court comme durée, plus intense, plus pratique, plus fécond comme spiritualité, plus pastoral et plus biblique. »

42

Une autre personnalité préoccupée des mêmes problèmes s’écriait : « Une école de missionnaires peut et doit être, plus que tout autre milieu intellectuel, l’école de l’Esprit » (Jour­nal Vert, décembre 1925, p. 346).

Extension de l'œuvre et constructions

L’ancienne pension Duruz était agréable, mais petite. Suf­firait-elle à l’avenir, non seulement pour un nombre accru de jeunes gens, mais aussi pour la future section de jeunes fil­les ? Du chalet qu’elle occupait à la route de Berne, Madame Dunn Pattison voyait chaque matin, en ouvrant les yeux, la propriété actuelle de l’institut, qui était à vendre. La maison était assez vaste (elle fut encore agrandie par la suite) ; il y avait en outre une ferme, des terrains et une petite forêt. Madame Dunn Pattison déclara à Pierre de Benoit qu’elle avait reçu la conviction, en priant, que cela ferait exacte­ment l’affaire de l’institut. Il secoua la tête en disant : « Ne serait-ce pas une folie d’acheter une deuxième propriété, tant que subsiste sur la première une hypothèque de 50 000 fr. ? » — « Mais nous pouvons tout de même nous réunir et prier à ce sujet ? » Impossible de résister à un tel argument. On pria donc, et Dieu répondit au-delà de toute attente. Le lende­main matin, à 9 heures, arrivait un don de 50 000 fr. avec la promesse d’une contribution de 6000 fr. pour chacune des deux années à venir. Que faire, sinon bénir le Seigneur et tenter, dans l’obéissance, un nouveau pas en avant ? Madame Dunn Pattison et Madame Odette de Benoit allèrent en tremblant trouver le propriétaire. L’accord se fit rapidement, et le 1" mai 1926, l’institut entrait en possession de « Grand Air », l’actuel Emmaüs.

43

*A* cette occasion, Madame Alice van Berchem écrivit à sa fille : « Nous pouvons vraiment dire avec le psalmiste :

« Je te louerai toujours, parce que tu *as agi »* (Ps. 52. 11).

« Je crie au Dieu Très-Haut qui *agit* en ma faveur » (Ps. 57. 3).

« Mets en Lui ta confiance, et II *agira »* (Ps. 37. 5).

L’ancienne pension Duruz (sous le nom d’Emmaiis II) abrita pendant plusieurs années les élèves jeunes filles. Elle fut cédée, en 1941, à l’institution sociale pour adolescentes, appelée « le Châtelard ». Une aile entière fut ajoutée à la maison même d’Emmaiis en 1944.

Plus tard, la transformation de *la ferme* en internat de jeunes filles fut aussi une victoire de la foi. En 1949, l’école était à l’étroit dans la grande maison ; la ferme était inu­tilisée, mais où trouver les fonds pour l’aménager ? En vingt-quatre heures, un amateur acheta une importante par­celle de terrain. Pierre de Benoit, toujours passionné de cons­tructions, put compléter ainsi les installations, qui comportè­rent désormais un ensemble de quatre-vingts lits.

Vie de famille à « Bérée »

Dans les immeubles de l’institut, un logement convenable manquait à la famille du fondateur, qui s’était enrichie, le 17 octobre 1926, par la naissance *& Elisabeth.* En 1931 s’achevait la villa Bérée, ainsi nommée en souvenir des croyants de cette ville qui cherchaient chaque jour dans les Ecritures la confirmation du message de Paul (Actes 17.11). Toujours largement ouverte, cette maison vit défiler des chré­tiens de nationalités et d’horizons ecclésiastiques les plus divers.

44

N’étant plus astreinte à vivre dans l’Ecole même, Odette de Benoit put se consacrer plus facilement au soin de sa famille, à laquelle vinrent s’ajouter *Dorothée,* le 11 mars 1932, et *Luc,* le 30 avril 1938.

Pour les enfants, Bérée a été un vrai foyer. Selon leur propre témoignage, ils n’ont jamais souffert du ministère de leurs parents, dont la profonde unité créait à la maison un paisible rayonnement. Ils ont vu leur père ouvrir tous les jours en famille la Parole de Dieu — qu’il aimait à commen­ter — et prier. Ses intérêts multiples, ses expériences variées et son sens de l’humour donnaient saveur aux conversations à table, et chaque événement — anniversaires, naissances, mariages, deuils — était pour lui l’occasion de diriger les regards de tous sur le Seigneur, sur ses exigences et ses pro­messes. Jusqu’à la fin de sa vie, il s’est tenu au milieu des siens tel un sacrificateur devant Dieu. Sa foi ferme, sa solide piété et sa sagesse empreinte de pondération, faisaient réel­lement de lui pour eux, comme pour ses collaborateurs, un rocher, un « Pierre ».

Contre-attaque ennemie

Revenons en arrière, aux jours qui suivirent la fondation de l’école. L’adversaire peut-il voir les croyants construire la maison de Dieu sans chercher à les décourager ? Les bâtis­seurs d’Emmaiis avaient été les témoins des délivrances et des victoires du Seigneur. Mais en un jour d’octobre 1926, Pierre de Benoit se sentit particulièrement attaqué. Un ami de la première heure vint lui faire des reproches, trouvant que les choses n’avançaient pas et proposant de se retirer de l’Asso­ciation. D’autre part, il avait fallu renoncer à une collabora­

45

tion entrevue, écouter les critiques à l’égard des « méthodes revivalistes » de l’institut, justifier le droit à l’existence d’une œuvre indépendante. Ce soir-là Pierre résuma ainsi ses réflexions : « Vraiment les difficultés et les émotions ne manquent pas. Où est, dans tout cela, la main de Dieu qui veut nous purifier, et l’attaque du diable, qui désire paraly­ser le travail ? Je ne veux pas chercher à analyser les senti­ments de l’ami qui vient de me quitter, ni à le critiquer. Je dois m’humilier profondément moi-même, et savoir ce que Dieu pense de *moi* et de *mon incapacité.* Si c’est moi qui suis un obstacle, il faut, ou bien qu’il me le montre et me transforme, ou bien qu’il m’élimine... »

La manière merveilleuse dont Dieu encouragea son servi­teur et fit prospérer ses entreprises fut une claire réponse à une telle prière.

But et méthode

de l'enseignement à Emmaüs

Que va enseigner la nouvelle école biblique ? Il y a tout à apprendre ! Ne faut-il pas donner aux étudiants la forma­tion intellectuelle la plus complète, en se disant qu’à leur arrivée ils connaissent déjà bien leur Bible, et qu’une fois lan­cés dans le ministère, ils n’auront plus l’occasion de parfaire leurs connaissances ? Instruit par l’expérience, Pierre de Benoit est, au contraire, persuadé que les meilleurs candidats sont encore très peu versés dans les Ecritures et que la pre­mière tâche de l’institut est de combler cette lacune. « Cer­tes, déclare-t-il, la formation générale et approfondie a toute son importance, et les élèves doivent chercher assidû­ment à l’acquérir pendant leur stage à Emmaüs. Mais il est

46

dangereux de se livrer à des études bibliques et religieuses d’une manière exclusivement intellectuelle. D’où la nécessité primordiale de cultiver la vie spirituelle de nos jeunes et de s’occuper constamment avec eux de questions pratiques. Nous voulons nous efforcer, avec le secours de Dieu, de former des saints, des prophètes, des sacrificateurs, des hommes et des femmes de prière. »

« Nous ne voulons pas faire de la science pour la science. J’ai plaidé, et je plaide encore, pour une exégèse surtout cur­sive, qui souligne avant tout les idées directrices, les pensées dominantes et qui subordonne les détails à la perspective générale. Ceci nous apparaît particulièrement important pour la formation d’élèves qui, généralement, n’ont pas eu les avantages d’une instruction préliminaire très avancée. Nous aurions tort de vouloir imiter les facultés de théologie : nous sommes et nous devons rester une école biblique. L’ap­pel que Dieu nous a adressé, c’est de faire connaître et aimer la Bible. Rien ne doit nous distraire de cette tâche centrale. »

« La Parole de Dieu est vivante, tranchante et efficace. Nous voulons l’étudier dans un esprit de prière, d’adoration et d’obéissance. Cette Parole de Dieu « agit en vous qui croyez » (1 Thess. 2. 13). Nous voudrions la faire connaître de manière directe aux étudiants que le Seigneur nous con­fie, afin qu’ils en répandent la lumière dans ce monde enté- nébré qui meurt sans Christ. »

La Ligue pour la lecture de la Bible

et le camp de Venues

Fondée en 1879 en Angleterre, l’œuvre appelée familière­ment « la Ligue », compte dans le monde entier plus d’un million et demi de membres. Son but est d’encourager sur­

47

tout les jeunes à la lecture journalière de la Bible, de les évangéliser au moyen de réunions et de camps conçus spé­cialement pour eux, et de publier une littérature biblique accessible à tous les croyants.

En Suisse se trouvaient ici et là quelques membres de ce mouvement, et Pierre de Benoit avait été « ligueur » à Berne dès sa jeunesse. Cependant, c’est en 1925 seulement que, sous l’impulsion de Mesdames M. W. Dunn Pattison et A. van Berchem, une branche de la Ligue fut réellement organisée dans notre pays. Son premier secrétaire fut M. Ph. Ringoir, et le journal pour enfants « la Boussole » parut avec la col­laboration du pasteur Rochedieu. En 1929, un premier camp de dix jours groupa 120 enfants dans les locaux de l’institut. En 1930, avec l’aide d’un ancien élève d’Emmaüs, Ernest Aebi, deux camps réunirent l’un plus de 100 filles, et l’autre autant de garçons. Dès Noël 1930, après un stage à la Faith Mission d’Edimbourg, Ernest Aebi devint un collaborateur régulier de l’œuvre de Vennes. Il épousa en 1933 Elsie Eoll, et assuma la direction de l’internat, puis de l’institut, tout en exerçant un grand ministère d’évangéliste, en Suisse alle­mande surtout.

Le 16 mars 1932, le Comité de la Ligue pour la lecture de la Bible demanda à l’institut Emmaüs de se charger de l’œuvre qu’il avait accomplie jusque-là. C’est ainsi que la Ligue devint une branche de l’activité de l’Ecole biblique. Cet état de choses dura jusqu’en 1952, date à laquelle le pas­teur Maurice Ray et Claire-Lise de Benoit, la fille aînée de Pierre, purent assumer la responsabilité entière de la Ligue en Suisse française, avec un comité distinct.

En attendant, les locaux de l’institut devenaient insuffi­sants pour abriter le flot des campeurs de l’été. Au prin­

temps 1934, Pierre de Benoit eut à cœur de construire un camp permanent dans une belle partie de la propriété. Il en dressa les plans, des collaborateurs bénévoles se levèrent, des fonds furent trouvés, on acheta des portes et fenêtres d’oc­casion, et les nouvelles installations furent inaugurées le 8 juillet. Elles comportaient une grande salle avec réfectoire et cuisine, trois beaux cantonnements pour 200 campeurs, et les installations sanitaires. Le chalet de l’infirmerie et des chefs fut ajouté en 1939. Ainsi fut créé le magnifique instru­ment de travail qui permet à la Ligue d’accueillir chaque année plus de 600 jeunes à la Pentecôte, et environ 1200 aux divers camps de juillet et d’août, sans parler des autres usa­gers qui s’y succèdent tout au long de la belle saison. Ajou­tons que, depuis 1962, deux bâtiments chauffables abritent l’administration de la Ligue et offrent toute l’année des loge­ments plus confortables à une centaine de personnes.

Nous pouvons dire, à la gloire de Dieu, que, sur la colline de Vennes, de nombreux campeurs ont trouvé leur Sauveur et entendu l’appel au service du Maître. Pour les élèves d’Emmaüs, les camps et la retraite de Pentecôte ont été une magnifique occasion de se mettre au travail. Quel privilège de s’initier aux responsabilités de chef de chambrée, de pou­voir aider et suivre une dizaine de jeunes dans leurs réactions en face du message du salut ! Voir de près l’organisation d’un camp, travailler à la cuisine, tout cela est également très utile. Aussi n’est-il pas surprenant que d’anciens étudiants de Vennes, formés de la sorte, aient fait essaimer la Ligue en divers pays : en France, en Italie, au Portugal, en Angola, en Afrique francophone, au Canada ; et surtout en Suisse allemande, puis en Allemagne, où l’œuvre transplantée par Monsieur et Madame Aebi a connu un très grand essor.

49

La Ligue s'installe en France

Dix ans après l’ouverture d’Emmaiis, le 25 janvier 1936, Pierre de Benoit eut la joie de se rendre dans le Midi pour y accepter le don d’une vaste maison située à Sumène, dans le Gard, généreusement offerte à la Ligue par Monsieur et Madame Robert de Jarnac. « Le Mas » devint le premier centre permanent de l’œuvre en France, où bien des cam­peurs vinrent s’édifier, même pendant les pires moments de la dernière guerre.

Ce furent encore d’anciens élèves d’Emmaiis, Léonard et Paula Bréchet, qui créèrent en 1947, à Guebwiller (Haut- Rhin), à côté d’un orphelinat chrétien, le quartier général de la Ligue qui rayonne sur toute la France. Des camps, retrai­tes et conventions sans nombre y ont été organisés. L’admi­nistration de l’œuvre et un centre de diffusion de littérature évangélique y sont actuellement installés.

La vision de l'Angola

Sur la côte occidentale du sud de l’Afrique, le pionnier Héli Châtelain avait fondé une œuvre missionnaire de di­mensions modestes. La « Mission Philafricaine en Angola », établie sur un territoire plein de promesses, se trouvait cepen­dant entravée dans son développement.

Le Comité de la Mission fit appel à la collaboration du Dr de Benoit, dès 1933. Convaincue de la nécessité d’un renouvellement complet de l’œuvre, la direction pria en 1937 celui dont la compétence était grandement appréciée, de se rendre sur le champ pour en étudier les problèmes et faire un diagnostic de la situation. Pierre de Benoit partit en mars

50

de Lisbonne. Malheureusement, au cours d’une escale à l’île de Madère, il se fractura la rotule. Opéré sur place, il revint en Suisse avec un genou ankylosé (celui-ci fut plus tard amé­lioré par une deuxième opération faite à Berne). En novem­bre de la même année, il se fractura encore l’humérus droit, près de l’épaule. Il semblait que l’ennemi s’acharnait à entra­ver à tout prix le renouveau de l’œuvre en Angola. Les mois passaient et la situation missionnaire continuait à réclamer une intervention radicale. Pierre de Benoit, nullement décou­ragé, accepta d’être envoyé à nouveau en Angola, mais cette fois avec le pasteur Henri Monnier, comme lui ancien mis­sionnaire aux Indes.

Ces deux hommes de foi et d’expérience, partis au prin­temps 1938, visitent à fond le champ, ainsi que l’œuvre des missions voisines. De graves questions se posent : le person­nel est limité, les finances réduites, vaut-il la peine de pour­suivre le travail par routine ? Ne ferait-on pas mieux de le remettre à l’une des sociétés voisines en plein essor ? Alors survient le Dr John T. Tucker, secrétaire des Missions pro­testantes d’Angola. Il refuse d’envisager que la Mission Phi- lafricaine disparaisse : « Dites-vous bien une chose, s’écrie- t-il. Votre mission a de magnifiques possibilités, elle peut devenir quelque chose de grand. D’ailleurs aucune autre so­ciété ne pourrait reprendre l’œuvre si vous l’abandonniez ! » Et le Dr Tucker entraîne nos deux amis à travers la brousse et la grande forêt, dans une région non évangélisée, avec une vieille camionnette fatiguée et surchauffée, qui crache pério­diquement le bouchon de son radiateur. D’un point élevé, il montre un vaste pays à conquérir, le Hanya, où règne encore un paganisme total. L’argument est décisif. Une vision pro­phétique s’empare du Dr de Benoit : elle fait de lui un héraut du sud-ouest de l’Angola. Il restera fidèle à cette vision,

51

comme à celles que Dieu lui a accordées précédemment. Aujourd’hui, près de ce lieu même, s’élève la station de Cas- soua, dont l’Eglise est l’une des plus dynamiques du champ philafricain. Les deux voyageurs participent encore à la convention chrétienne annuelle et à la conférence générale des missionnaires. Des jalons importants sont posés pour la réorganisation du travail et la coordination des diverses sta­tions.

De retour au pays, on se met vigoureusement en campa­gne. Pierre de Benoit confectionne et montre partout des car­tes murales illustrant le champ. Un appel clair et pressant est lancé en faveur de ces populations perdues dans les ténèbres, qui ont tellement besoin de notre aide spirituelle et de notre amour pratique. Les auditoires sont gagnés, des vocations suscitées, des missionnaires s’annoncent et les dons augmen­tent. Un legs important permet la réalisation de plusieurs projets urgents en Angola. Peu d’années après, le nombre des missionnaires a doublé. Dès 1943, sous l’impulsion du Dr Rodolphe Bréchet, un hôpital s’élève à la station centrale de Calouquembe. L’Eglise indigène grandit, et la région évangé­lisée atteint bientôt le triple de celle qu’avaient vue les deux envoyés du comité.

Pierre de Benoit resta intimément lié à la Mission Phila- fricaine, dont il assuma la présidence de 1938 à 1943, puis la vice-présidence. Avec modestie, il assistait à tout, sachant dire le mot juste au moment décisif. Sa largeur d’esprit, son discernement spirituel, son humour aussi étaient très précieux dans les délibérations. Les missionnaires savaient qu’ils pou­vaient toujours compter sur son affection vraie et sur l’appui de son expérience.

Avec joie, notre frère vécut la grande étape de l’élargisse­ment de la base missionnaire au pays, par l’apport de l’an­

52

cienne « China Allianz Mission » qui se joignit à la Mission Philafricaine. Notons enfin que Pierre de Benoit soutenait beaucoup les missionnaires et l’œuvre tout entière par son intercession. Jusqu’à la fin de sa vie, il prit part aux réunions mensuelles de prière, dont il fut souvent l’animateur. Odette de Benoit, elle aussi, a largement contribué à cet effort, en rédigeant le bulletin de prière pendant plusieurs années. Aussi n’est-il pas surprenant qu’une si forte proportion des collaborateurs de la Mission Philafricaine soient d’anciens « Emmaüssiens ».

Renouvellement de l'équipe d'Emmaüs

Dès le début de l’école, Dieu avait donné au fondateur cette promesse : « Voici auprès de toi, pour toute l’œuvre, tous les hommes bien disposés et habiles dans toute espèce d’ouvrages » (1 Chr. 28. 21). Au cours des années, Pierre vit en effet se grouper autour de lui — et se reconstituer selon les besoins — une équipe de collaborateurs animés de la même vision.

Après le départ d’Ernest et d’Elsie Aebi pour Zurich en 1947, René et Madeleine Pache vinrent apporter leur con­cours à l’institut et aux Editions Emmaüs. Inutile de dire qu’une œuvre à ce point variée et une aussi vaste maison communautaire ne peuvent subsister que grâce à tout un groupe dévoué d’intendants, secrétaires, aides et donateurs. Seize professeurs participent à l’enseignement régulier, soit à plein temps, soit partiellement, sans parler des visiteurs occa­sionnels venus de toutes les parties du monde. Avant sa mort, Pierre de Benoit eut la grande consolation de voir son plus jeune fils, Luc, se préparer à entrer dans le corps ensei­gnant de l’institut.

53

Vie spirituelle

Une activité si étendue, une vision si constamment renou­velée étaient le fruit d’une profonde vie spirituelle. Pierre de Benoit, plutôt réservé, ne montrait pas facilement au dehors ses sentiments les plus profonds. En vivant dans son inti­mité, en lisant les notes personnelles qu’il a laissées, on est frappé de sa sincérité et de son humilité. Son plus grand désir était de marcher avec Dieu, et d’être constamment en règle avec son entourage. Voici quelques-unes de ses expé­riences : « A la suite d’un malentendu regrettable, j’ai écrit à X... une lettre qui l’a tellement fâché, sa femme et lui, que nous avons risqué de nous brouiller pour longtemps — ce que je n’avais pas voulu. Je me suis humilié devant Dieu, en voyant le résultat d’une lettre peu charitable. J’avais fait à X... des reproches qui, une fois le malentendu dissipé, n’étaient pas fondés. Quelques jours après, je suis allé le voir, et Dieu m’a si complètement exaucé que tout s’est arrangé. Nous nous sommes mutuellement pardonné et fait des excu­ses, puis nous avons brûlé ensemble toutes les lettres échan­gées avec lui et avec d’autres sur ce sujet. Je crois qu’aucune amertume n’est restée. Mais cette expérience m’a montré combien il fallait veiller et prier, afin de ne pas tomber en tentation, et faire toujours toute chose dans un esprit de parfaite charité. »

« Combien il faut veiller, je l’ai vu de nouveau quelques jours plus tard. Au moment où j’allais partir pour Genève, mon parapluie avait disparu. Il était tout neuf, peut-être me l’avait-on volé. Je me suis mis dans une rage momentanée et une excitation humiliante... Que Dieu doit avoir patience avec moi ! Si sa grâce ne nous enveloppait pas à chaque ins­tant, nous serions perdus » (1er février 1916).

54

Au moment de son accident et de son opération à Madère, en 1937 : « Je suis par la grâce de Dieu absolument calme et confiant. Pas un cheveu ne peut tomber de ma tête sans la volonté de notre Père céleste. Donc, l’ennemi ne peut pas me faire du mal ou me faire mourir avant le temps prévu par mon Dieu. Et si le Seigneur voulait me rappeler déjà tout prochainement, je puis tout remettre entre ses bonnes mains : non seulement mon salut, mais aussi le bien présent et éternel de ceux que je devrais laisser en arrière. »

« Je sais que toute ma propre justice n’est qu’un vêtement souillé, et je m’appuie uniquement sur l’œuvre rédemptrice parfaite et gratuite de Christ. Je crois à sa mort expiatoire, à la puissance de sa résurrection, à son ascension glorieuse, à ses fonctions de souverain sacrificateur céleste. Je crois qu’il reviendra bientôt avec puissance, entouré de ses saints... Je crois à l’inspiration réelle et à la puissance vivifiante de la Parole de Dieu. Mon seul regret, c’est de l’avoir compris si tard et d’avoir fait si peu pour ramener les gens de ma génération à la Bible. Je crois aussi à la valeur profonde de la prière au nom du Christ. Je suis conscient d’avoir trop souvent négligé ce merveilleux privilège, en me laissant trop absorber par les activités multiples pour Dieu ; mais j’ai aussi fait de magnifiques expériences dans ce domaine, et je puis affirmer que Dieu exauce nos requêtes. Il ne le fait pas tou­jours comme nous le pensons ou le demandons, mais II nous exauce au-delà de toute compréhension. Je connais aussi quelque chose de l’intercession du Saint-Esprit, et de son œuvre de sanctification dans nos cœurs. »

« Je tenais à affirmer encore une fois par écrit toutes ces choses comme un témoignage, bien imparfait et incomplet, de quelques-unes des principales vérités que le Seigneur m’a révélées par sa Parole et par son Esprit. »

55

La souffrance

Après une épreuve particulièrement pénible, Pierre, encore jeune médecin, écrivait : « Pourquoi la souffrance ? La dou­leur est indispensable au corps humain. Si certains de nos nerfs n’y étaient pas sensibles, notre organisme serait incapa­ble de se maintenir longtemps en bonne santé, et même en vie. Elle est nécessaire pour nous avertir à temps d’une foule de dangers. Sans elle, nous n’y prêterions pas attention, et en subirions les conséquences les plus fâcheuses... »

« D’autre part, la souffrance peut nous abattre, nous para­lyser, nous aigrir et empoisonner notre âme. Mais si nous ne nous révoltons pas, elle peut devenir le levier le plus puis­sant qui nous élève et nous rapproche de Dieu... »

« Quand on a passé par une telle école, on est un autre homme. On sent aussitôt et instinctivement si les personnes rencontrées savent vraiment ce que c’est que souffrir. Quelle que soit son origine, la souffrance est souvent une secousse salutaire qui nous avertit d’un danger et nous fait réfléchir à notre état réel. Elle devient ainsi un agent de régénération et de vie » (10 mars 1916).

Humiliation et consécration

En lisant des réflexions écrites beaucoup plus tard, nous sommes frappés de retrouver Pierre de Benoit à la fois sem­blable à lui-même, et toujours progressant sur le chemin de la grâce : « Dernièrement, j’ai été amené à jeûner pendant trois jours pour m’humilier de la rupture entre les frères de Z... » Il n’était personnellement pour rien dans cette sépara-

56



tion, mais il estimait que le peuple de Dieu tout entier en était responsable. Inutile d’ajouter qu’il agissait ainsi sans le publier aucunement.

« Moïse, étant avec l’ange qui lui parlait sur la monta­gne... reçut des oracles vivants pour nous les donner (Actes 7. 38). Seigneur, si Tu veux encore me laisser sur cette terre et me confier une tâche, fais-moi faire cette expérience, réel­lement, profondément... Je ne te demande pas de pouvoir accomplir des actions d’éclat ; mais glorifie-Toi pleinement dans le sanctuaire de mon cœur. Permets-moi de m’asseoir dans les lieux célestes et de Te parler, d’entendre directement ta voix, de recevoir de ta bouche des oracles vivants et de pouvoir les passer à ceux qui en ont besoin... Hélas, je n’ai pas toujours été fidèle quant aux oracles que Tu m’as confiés dans le passé. Pardonne-moi ce grave péché, et préserve-moi d’y retomber. \*

Lorsqu’il sent ses forces décliner, il note : « ... Je ne suis plus capable de faire le travail que je voudrais et devrais accomplir. Je n’ai plus la faculté de me concentrer assez, de prendre des initiatives. Et la solitude me pèse. J’ai peur de tomber dans la médiocrité, de m’enliser dans une vie pares­seuse et inactive (il avait soixante-dix ans !), de ne plus pou­voir servir comme il faut mon divin Maître, d’être une charge pour mon entourage. Mais je ne dois pas me laisser aller à des réflexions mélancoliques. Dieu est fidèle, et s’il a une tâche pour moi, si modeste soit-elle, Il me donnera la force de l’accomplir. Si je devais terminer ma vie dans l’inac­tion et une solitude toujours plus grande, là aussi il faudrait que je Le glorifie en apprenant une nouvelle forme de pa­tience (Ja. 1. 14). Sanctifiez dans vos cœurs Christ, le Sei­gneur ! » (1 Pi. 3.15) ; (26 juillet 1954).

♦

57

Le subconscient et le sommeil

« Que les lampes brûlent du soir au matin en présence de l’Eternel » (Ex. 27. 20-21 ; cf. Luc 12. 35). « Selon la bonne habitude d’Odette, je lis un verset avant de m’endormir. Mais je suis fatigué et ne retiens guère : cette goutte d’huile ne suffit pas. Il s’agit de « préparer le chandelier pour qu’il brûle » (2 Chr. 13. 11). La nuit, bien des choses se passent dans notre subconscient, et nos rêves montrent parfois que nos pensées, ou des « complexes » peu reluisants, s’agitent dans les profondeurs de notre être. J’ai pris la mauvaise habitude de lire toutes sortes de choses au lit : journaux divers, « Sélection », parfois des livres religieux ; mais sou­vent aussi des choses profanes, surtout depuis que je suis res­ponsable de la chronique des événements mondiaux pour « Envol » (journal africain évangélique). Si, avant d’éteindre vers minuit, je lis vite encore un ou deux versets, ils ne sont plus assimilés et je m’endors sous l’impression de toutes les choses indifférentes que j’ai lues... Je ne veux plus continuer ainsi. Il me faut préparer la lampe d’or avant de m’endor­mir, l’alimenter d’huile sacrée. Alors elle brûlera doucement pendant mon sommeil, éclairant les profondeurs de mon être et illuminant mon homme intérieur» (19 octobre 1955).

Les propos décourageants

« Dieu m’a parlé très clairement par le passage indiqué par la Ligue : Nombres 13.16-33. Il s’agit des dix espions qui décrièrent la Terre Promise et découragèrent le peuple. — C’est un péché que de se laisser aller au découragement. Hier soir, j’ai commis ce péché en tenant des propos som­

58

bres sur la situation mondiale, surtout sur la crise algérienne en apparence insoluble, et le communisme qui semble tou­jours triompher. Non, le Seigneur nous dit clairement qu’en face des symptômes les plus alarmants, nous devons lever la tête... O Dieu, enseigne-moi à ne plus jamais parler de façon décourageante comme les dix espions ! Selon Deut. 31. 7-8 et Jos. 1.9, le Seigneur nous donne au contraire cet ordre : Fortifie-toi et prends courage ! Ne t’effraie point... car l’Eternel ton Dieu est avec toi. Il ne t’abandonnera point » (13 avril 1961).

Le ministère de la libéralité

L’Institut Emmaiis, la Ligue pour la lecture de la Bible, et ses camps, n’auraient pas pu être fondés et développés sans l’intérêt pratique et la générosité extraordinaire de leurs fondateurs. Le travail a été commencé sans appel public de fonds ni collecte ; les dons, personnels et anonymes, ont été tels que, dès la première année, les deux propriétés de Vennes ont pu être acquises et mises en valeur. Un tel élan fait vraiment penser aux offrandes surabondantes apportées par les Israélites pour la construction du Tabernacle (Ex. 36.1-7).

Dans ses notes, Pierre de Benoit revient à maintes reprises sur le sujet de la libéralité. « Que Dieu ait pitié de nous tous, les miens et moi-même, et nous garde de nous attacher aux biens qui fondent parfois si rapidement. Demandons-Lui de nous aider à bien utiliser les « richesses injustes» (Luc 16. 19). Qu’Il fasse de nous ses économes fidèles. » Ayant sou­ligné le passage de 1 Tim. 6.7-10, 17-19, Pierre ajoute: « Préserve-nous de tous les pièges de la richesse... Cela pour­

59

rait être une tentation de s’attacher à ces biens terrestres si fragiles et fugaces. Quoi qu’il arrive, veuille conserver parmi nos descendants une tradition de générosité semblable à celle dont Odette et mon père nous ont laissé le bel exemple. Daigne agréer et bénir les dons que Tu nous permettras encore de faire ! Que nous n’oubliions jamais qu’il y a plus de bonheur à donner qu’à accumuler ! »

Un tel désintéressement s’est révélé contagieux. Nous pou­vons dire à la gloire de Dieu que, pendant près de quarante ans, nos deux œuvres n’ont cessé d’être soutenues miraculeu­sement. La fidélité et la générosité de bien des intendants du Seigneur n’ont jamais fait défaut, avec une discrétion et une consécration qui nous remplissent de reconnaissance.

Le recueillement

« Je crois que nous négligeons beaucoup trop le recueille­ment. Nous cherchons avant tout à nous « distraire », comme si la vie et nos occupations journalières n’étaient déjà pas trop des distractions. Nous voulons être « distraits », c’est- à-dire littéralement tirés loin de nous-mêmes et de nos sou­cis ; mais ce que le monde appelle des « distractions » ne pro­duit jamais cet effet. Nous oublions un moment, en nous étourdissant d’une façon ou d’une autre, mais chaque fois le réveil à la réalité n’est que d’autant plus cruel. »

« Ce n’est pas plus de distractions qu’il nous faut, mais plus de *concentration* sur les seules choses qui importent. Venir nous asseoir tranquillement aux pieds du Maître, plus souvent, journellement, à chaque instant, voilà ce qui doit devenir à tout prix notre occupation principale. »

« Souvent déjà je me suis demandé ce que Jésus pense de

60

l’activité fiévreuse de tant de chrétiens dévoués de nos jours. On court d’un comité à l’autre, écrit, lit, parle, organise, travaille — à la gloire de Dieu — et à force de travailler pour l’avancement de son règne, pour le bien de l’âme du prochain, on ne remarque pas qu’on néglige sa propre âme, qu’on donne continuellement sans avoir soi-même. Jésus nous dit : Une seule chose est nécessaire ; Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera pas ôtée » (Luc 10. 42).

Epreuves et consolations

Elles n’ont pas été épargnées au serviteur de Dieu qu’a été Pierre de Benoit. Comme toutes les personnes qui avancent en âge, il vit peu à peu s’éclaircir les rangs autour de lui. Le 19 février 1953, Madame Alice van Berchem s’en alla pour « être avec Christ ». Elle avait été comme une deuxième mère pour son gendre. Son esprit d’initiative et son intérêt prati­que avaient beaucoup contribué à la fondation et au déve­loppement de la Ligue et d’Emmaüs. Sa petite-fille Claire- Lise de Benoit vient de publier son entraînant témoignage sous le titre : « Cette nuit-là, je choisis Dieu ! »L

Madame Odette de Benoit fut à son tour reprise après une opération suivie d’une brève crise d’urémie, le 2 novem­bre 1953. Il est difficile de dire combien elle manqua à son mari et à toute l’œuvre de Vennes. Elle était une âme d’élite, équilibrée et sage, d’une piété à la fois pratique et contempla­tive. Ses pensées et ses méditations ont paru sous le titre : « Les paroles que Tu m’as données »1.

Celui qui restait en arrière se sentit terriblement privé de l’intimité spirituelle et de la totale communion d’âme qui lui

1 Voir la bibliographie à la fin du volume.

61

avaient été assurées si longtemps. Bien qu’entouré d’enfants et d’amis, il ne pouvait s’habituer à cette solitude : « Après m’être réveillé, je suis allé m’agenouiller là où si souvent nous avons ensemble élevé nos cœurs vers Dieu, prosternés devant sa sainte majesté. C’est là, à genoux, que j’ai ouvert ma Bible et que Dieu m’a donné le passage : Tes yeux ver­ront le Roi dans sa magnificence » (Es. 33. 17).

« Une des choses qui me manque le plus, c’est de ne plus pouvoir partager toutes mes pensées, mes émotions et mes réflexions avec Odette... Peut-être que le Seigneur veut pren­dre en moi la place qu’elle y occupait. Et au lieu de m’en­tretenir constamment avec elle, il faut que j’apprenne encore mieux à m’entretenir avec le Seigneur. »

« Ressuscités avec Christ, cherchez les choses d’en-haut... Votre vie est cachée avec Christ en Dieu » (Col. 3.1-3). « Ma grâce te suffit, car ma puissance s’accomplit dans la faiblesse... » (2 Cor. 12. 9-10) — comme ces passages sont encourageants pour moi ! Ma route est bien plus solitaire qu’avant... mais le Seigneur reste auprès de moi. »

« Pourtant, Il m’a fait sentir toute ma misère, mon péché, mon indignité. Ce ne sont pas des mots vains. Je n’ai vrai­ment pas à me glorifier. Je puis seulement implorer la grâce de mon Sauveur, misérable pécheur que je suis. Mais sa grâce est suffisante. Gloire à son nom ! »

« Ce dont je bénis surtout le Seigneur, c’est qu’il a permis à Odette de diriger tous nos enfants sur le chemin de la vie éternelle... Elle s’était particulièrement emparée de la pro­messe d’Esaïe : Tous tes fils seront disciples de l’Eternel, et elle fut merveilleusement exaucée. »

En effet, Pierre et Odette de Benoit eurent la joie immense de voir leurs trois fils et leurs trois filles, non seulement appartenir au Seigneur, mais encore Le servir.

62

En novembre 1954; un charmant petit garçon, Silvain, fut repris à Jean et Sonia de Benoit, alors missionnaires à Mada­gascar.

Puis ce fut, en février 1959, le départ, après quelques jours de maladie, du fils aîné de Pierre de Benoit, Daniel, âgé de trente-cinq ans et père de quatre enfants. Professeur de sciences très apprécié, il avait, avec un courage magnifi­que, consacré plusieurs années à l’œuvre des films évangé­liques Moody.

Combien de fois, par tant de dépouillements successifs, Dieu a demandé à Pierre le sacrifice des prémices de ses affections ! Il lui a repris en effet : une première fiancée, sa première épouse, la première enfant de son deuxième ma­riage, un de ses premiers petits-fils, sa deuxième épouse et son propre fils aîné. Un tel sarment, ainsi émondé, était appelé à porter beaucoup de fruits. La foi, mise de la sorte à l’épreuve, se montra jusqu’au bout soumise et victorieuse.

L'abandon du permis de conduire

Le moment vint où Pierre dut renoncer à conduire lui- même sa voiture. « Je dois demander pardon à Dieu de m’être tellement attaché à mon auto, que j’ai beaucoup de peine à m’en séparer. J’ai honte de constater que j’ai de la peine à renoncer à l’indépendance qu’elle me donnait, à me sentir « mis de côté ». Seigneur, brise mon orgueil et mon ambition de vieillard ! Rends-moi docile et patient, aide-moi à apporter joyeusement le sacrifice qui m’est demandé. Ce renoncement est douloureux pour moi, plus qu’un sacrifice financier. Mais voilà l’occasion d’offrir à Dieu quelque chose qui me coûte vraiment » (5 mai 1959).

63

Activités spirituelles et publications

Dès la fondation d’Emmaüs, Pierre de Benoit et ses colla­borateurs eurent à cœur d’organiser à Vennes des *retraites spirituelles* en vue du réveil et de l’édification des chrétiens. Parmi les orateurs nous notons, de 1926 à 1932, M. Paget Wilkes, missionnaire au Japon, les pasteurs de la Brigade Missionnaire de la Drôme, ainsi que Messieurs E. Bersier, F. Burnand, B. de Perrot, Ch. Rochedieu, E. Sauvin, G. Secre- tan, le Colonel Souvairan, P. Tissot, Mesdames A. van Ber- chem, M. W. Dunn Pattison, A. Pelaz, B. de Perrot, C. Sergy, etc.

Toujours préoccupé de renouveau spirituel et d’évangélisa­tion, Pierre de Benoit participa pendant plusieurs années à Lausanne à la « Mission de Réveil », effort interecclésiastique très bienfaisant.

Dès 1932, l’attention se porta sur les retraites et les camps de la Ligue pour la lecture de la Bible, dont la responsabilité fut confiée à l’équipe d’Emmaüs.

Pierre de Benoit a pendant très longtemps apporté une contribution importante à l’enseignement de l’Ecole biblique. Il faisait bénéficier les élèves de sa grande connaissance de l’Ancien Testament et de la prophétie. Un de ses élèves disait : « Il nous communique un « voir » plutôt qu’un « sa­voir » !» Il avait une façon inimitable de traiter les problè­mes missionnaires en puisant dans ses propres souvenirs. Il était également chargé du cours d’initiation aux grandes reli­gions païennes. Son esprit toujours en éveil suivait les décou­vertes de la science et l’évolution de la politique — la façon dont Dieu mène le monde — au point qu’il aimait à en faire des résumés à ses élèves.

64

Son dernier cours au début de 1963 porta sur Amos 4 : « Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu ».

La voix de ce fidèle témoin s’est tue, mais ses écrits par­lent encore. Il avait en effet très à cœur de répandre, de faire aimer la Parole de Dieu, de l’expliquer aussi par la plume, bien au-delà de l’Ecole biblique.

En reprenant le travail de la Ligue en 1932, Emmaüs s’était chargé de continuer la publication des cartes de lec­ture biblique quotidienne, du journal pour enfants « la Bous­sole », avec les notes explicatives pour chaque jour. De leur côté, Ernest et Elsie Aebi obtinrent un grand succès en pu­bliant dès 1933, en langue allemande, les notes explicatives du « Bibellesebund ».

En 1934, Pierre de Benoit lança un journal bimestriel d’étude biblique, « La Parole du Royaume », en plus des « Notes bibliques » journalières de la Ligue. Ce journal groupa rapidement un cercle de lecteurs assidus (pas loin de 2000) jusqu’à ce que la guerre vienne interrompre sa diffu­sion.

Quant aux « Notes bibliques » en français, elles ont con­tinué à se développer considérablement. Les trois éditions suivantes : le Lecteur de la Bible, le Jeune Lecteur de la Bible et le Petit Lecteur de la Bible atteignent en Suisse romande et en France un tirage de plus de 40 000 exemplaires (en 1965). Le Lecteur de la Bible destiné à l’Afrique francophone tire à 5000 exemplaires.

*Les Editions Emmaüs* ont également été lancées par Pierre de Benoit et ses collaborateurs. Il a rédigé lui-même une série de guides d’étude biblique simples et pratiques sur chacun des anciens livres prophétiques (« Les Prophètes de l’Ancien Tes­tament », 494 p.), 1 et 2 Thessaloniciens et l’Apocalypse. Ce dernier commentaire a été traduit en allemand. En comptant

65

les ouvrages analogues de Messieurs A. Antonin, J. Cruvel- lier, A. Nicole, R. Pache, Chs Rochedieu, on arrive à un total de 29 livres de la Bible commentés pour le grand public par les Editions Emmaüs. Des études rapides sur la Bible entière, selon la liste de la Ligue pour la lecture de la Bible ont été publiées par Mademoiselle Claire-Lise de Benoit. Un cours sur les Evangiles, adapté de l’anglais par Mademoiselle Elisabeth de Benoit, est venu s’ajouter à cette liste, ainsi que le Nouveau Dictionnaire biblique.

La dernière étape

*« Souvenez-vous de vos conducteurs...*

*Considérez quelle a été la fin de leur vie, et imitez leur foi »* (Hébreux 13. 7).

Sur le plan humain, rien n’est plus édifiant qu’une vie rectiligne, consacrée jusqu’au bout sans défaillance à la gloire de Dieu. Courir dans le stade est une passionnante aventure, mais encore faut-il courir de manière à remporter le prix (1 Cor. 9. 24). Ne perdre ni la vision, ni le zèle, conserver la foi vivante et le message toujours fidèle, quel effet envia­ble de la grâce de Dieu dans la vie d’un témoin du Christ !

Pierre de Benoit, jusqu’en ses dernières années, n’a jamais cessé de porter dans l’intercession l’œuvre de Dieu et celle de Vennes en particulier. Sauf impossibilité, il participait cha­que jour au moment de prière des responsables d’Emmaüs. Il a pu donner encore quelques cours peu de semaines avant son départ. D’ailleurs, tout l’intéressait, et il ne se passait à Lausanne rien d’important au point de vue religieux sans qu’il s’y rende. Il aimait toujours les sciences et l’astrono­

66

mie ; aussi, en 1961, avait-il décidé de prendre place dans un avion spécial pour aller observer une éclipse totale de soleil du haut des airs en Italie !

Homme de vision, il fut appelé à créer des œuvres d’une importance stratégique. Loin de perdre ce sens des besoins profonds du monde et de l’urgence de l’heure, il ne cessa d’être préoccupé de ce qui manquait encore à la tâche com­mencée. Il écrivait en 1960 : « Lors de la création de l’Ecole biblique, Dieu nous a dirigés d’étape en étape. Depuis quel­que temps, il me semble que le Seigneur veut nous faire faire un important pas en avant, en nous permettant d’ajouter à Emmaiis un cours supérieur, où des élèves qualifiés pour­raient pousser plus loin leurs études. Pourvu que cela n’en­traîne pas notre Institut sur la pente glissante de l’intellec­tualisme ! La plupart des égarements théologiques sont les fruits naturels et inévitables de ce dernier. »

En se promenant sur le beau terrain encore disponible entre Emmaüs et le Camp de la Ligue, Pierre de-Benoit aimait à s’y représenter les bâtiments nouveaux qui permet­traient une telle extension. Se rappelant la promesse qui lui avait été donnée au début de sa vocation de bâtisseur, il s’écriait : « O Dieu, ne m’abandonne pas jusqu’à ce que tout l’ouvrage pour le service de ta maison soit accompli (1 Chr. 28.20). Me permettras-Tu encore de construire l’Ecole biblique supérieure sur la colline de Venues ?» (19 octobre 1960). Il se rendait compte cependant de la gran­deur d’une telle entreprise et parlait également de la néces­sité d’y intéresser les autres instituts bibliques et milieux évangéliques, quel que soit le lieu finalement choisi pour son installation.

En août 1961, la solitude personnelle dont il souffrait tellement prit fin par son mariage avec Mademoiselle Berthe

67

Ryf, infirmière expérimentée et ancienne missionnaire au Ruanda. Après l’expérience bouleversante du réveil de cette partie de l’Afrique, elle avait dû rentrer pour soigner son vieux père à Bienne. Elle sut entourer jusqu’à la fin son mari de la façon la plus touchante et la plus compétente à la fois.

Pierre de Benoit avait bien besoin d’un renouveau de force pour traverser une dernière épreuve particulièrement pénible. Au moment où il faisait avec bonheur des projets d’exten­sion de l’œuvre, la construction de l’autoroute Genève-Lau­sanne-Vevey vint brutalement imposer une expropriation complète de l’institut. Ce fut un coup très sensible pour celui qui, depuis près de quarante ans, travaillait à faire de la colline de Vennes un centre biblique au rayonnement national et même mondial. Pour l’instant, le secrétariat et le Camp de la Ligue n’étaient pas directement touchés, mais l’ensemble des treize immeubles des deux œuvres était dislo­qué. C’était une véritable mort extérieure de l’institut, au moment cependant où les étudiants atteignaient un chiffre record. Bientôt les pelles mécaniques bouleversèrent le ver­ger avec une bonne partie des terrains d’Emmaiis. Il était poignant d’entendre Pierre de Benoit répéter souvent dans ses prières : « Seigneur, aie pitié de ton sanctuaire dévasté ! » Toutefois, si le grain de blé tombé en terre meurt, il donne vie à une jeune plante qui porte davantage de fruits. Pierre de Benoit a pu partir en emportant la vision d’un nouvel Emmaiis, sorti de l’épreuve agrandi et transplanté dans un cadre plus ample et même plus beau. En échange des terrains expropriés, l’Etat a cédé à l’institut un emplacement magni­fique à Saint-Légier sur Vevey, où vont s’édifier, Dieu vou­lant, des immeubles deux fois plus grands que les précé­dents. Un inconvénient majeur s’y fera sentir : l’éloignement du camp de Vennes et de la ville de Lausanne, atténué pour­

68

tant par l’autoroute prolongée dans la même direction. Em- maüs devrait retrouver là le calme et l’espace dont il a tel­lement joui à Vennes à ses débuts. Pour la recréation de l’œuvre sur une base élargie, pour son maintien à un niveau spirituel élevé, les responsables de l’Ecole biblique ont besoin de tout le secours de Dieu et de l’intercession de ses enfants. Qu’Il leur accorde de marcher sur les traces de leurs prédé­cesseurs, en imitant leur foi et leur humble fidélité à son service.

Le 2 avril 1963, assez soudainement, Pierre de Benoit entrait dans la présence de son Maître, âgé de 79 ans. Au sentiment de tristesse et d’appauvrissement se mêlait, dans le cœur de ses proches, une infinie reconnaissance pour toutes les bénédictions reçues par son moyen. Au lieu d’un pané­gyrique exaltant l’homme, un inoubliable service d’actions de grâces fut célébré à la Cathédrale de Lausanne. Le cantique « A Toi la gloire, ô Ressuscité ! » qui le termina avait rare­ment paru plus triomphal.

Des témoignages reçus de toutes les parties du monde, où six cents anciens Emmaüssiens se trouvent actuellement dis­persés, démontrèrent à quel point et jusqu’où Dieu avait béni le témoignage rendu à sa Parole.

« Non pas à nous, Eternel, non pas à nous, mais à ton nom donne gloire,

A cause de ta bonté et de ta fidélité ! »

Ps. 115.1.

Imprimé en Suisse

69

Bibliographie

|  |  |
| --- | --- |
| Dr P. de Benoit : | *Les prophètes de l’Ancien Testament,* 494 p.*1 et 2 Thessaloniciens,* 31 pages*L’Apocalypse,* 143 pages*Die Offenbarung,* 156 pages |

Les ouvrages du Dr de Benoit sont épuisés, sauf *Die Offenbarung.*

|  |  |
| --- | --- |
| Alice van Berchem : | *Renée de Benoit, souvenirs et lettres* ( 192 pages, broché Fr. 5.— ; relié Fr. 7.—) |
| Renée de Benoit : | *Notes matinales* (188 pages, Fr. 2.60) |
| Odette de Benoit : | *Les Paroles que Tu m’as données* (198 pages, Fr. 5.—) |

Claire-Lise de Benoit : *Cette nuit-là, je choisis Dieu*

|  |  |
| --- | --- |
| René Pache : | Témoignage d’Alice van Berchem (175 pages, Fr. 6.—) .-r *\* if-**Pierre de Benoit*(Notice biographique, Fr. 5.—) |

Ces publications peuvent s’obtenir à la Librairie d’Emmaüs, Vennes- sur-Lausanne. C. c. p. 10-3147. Tél. (021) 32 53 45.

71